

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

LIVINGSTONE

Les voyages lointains et périlleux, sans but moral, ont-ils bien une raison d'être ? Le Pôle Nord, la mer libre dans les régions boréales méritaient-ils le sacrifice de nobles existences, comme celles de Franklin ou du lieutenant Belot ? L'Afrique équatoriale, ses lacs, ses montagnes, ses fleuves, ses mystères, valaient-ils que tant de vies généreuses leur fussent immolées ? Le missionnaire seul, portant l'Évangile aux païens, mérite une admiration que nous sommes tentés de refuser à la science pure, que nous dénonçons absolument aux vues commerciales et cupides, et, grâce à Dieu, le nombre des vrais ambassadeurs de Jésus-Christ est grand, les anges du ciel seuls pourraient dire le chiffre et les noms de ces martyrs du zèle, depuis saint François-Xavier et ses successeurs, depuis le vertueux Las Cases et ses imitateurs, jusqu'au plus obscur envoyé de la Bonne-Nouvelle, qui s'épuise et se consume au service des Océaniens, des Chinois ou des tribus errantes de l'Amérique, et qui meurt, comme il a vécu, avec Dieu seul pour ami et pour consolation. L'Afrique a eu ses nombreux apôtres, et un saint prêtre de nos jours, le P. Libermann, l'a aimée comme on aime sa patrie et a institué, pour la sauver et la servir, une compagnie de missionnaires, qui défriche péniblement le sol ingrat des fils de Cham. Mais voici qu'un savant, un voyageur, mérite aussi, par ses aspirations généreuses, d'être rangé parmi les apôtres du bien, qui ont laissé une trace sur la terre et dont les œuvres ont été agréables au ciel.

On le sait : depuis les temps les plus reculés, l'Afrique est le grand marché de l'esclavage ; de

tout temps, elle a justifié la terrible prophétie des Saints Livres : *Cham sera assujéti à ses frères* ; les Romains tiraient des esclaves de l'Abyssinie et de la Nubie ; toute l'Asie en recrutait pour ses princes et ses grands seigneurs ; lorsque la loi chrétienne régna, l'Europe ne connut plus d'esclaves, mais le Bas-Empire, et plus tard les soudans et les émirs comptèrent toujours des esclaves noirs parmi leurs richesses.

La découverte de l'Amérique, l'extinction de la race indienne firent naître la traite des noirs, et la justice divine seule a pu mesurer les désastres, les douleurs et les immolations causés par ce commerce barbare. L'Amérique reçut, en deux siècles, *neuf millions* d'esclaves ; il en restait à peine quatorze cent mille vers le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, tant les mauvais traitements, les fatigues et le désespoir avaient vite décimé ces familles infortunées. L'Église avait élevé la voix contre ces crimes de lèse-humanité ; elle ne fut pas entendue ; Pitt, à la tribune de la Chambre des Communes ; en France, Montesquieu, Turgot, Condorcet, Bernardin de Saint-Pierre, plaidèrent la cause des noirs ; il fallut des années pour que l'humanité et la justice eussent raison des intérêts privés, la traite fut enfin interdite, et peu à peu la liberté fut donnée à tous les esclaves des colonies anglaises et françaises. L'Europe pouvait dorénavant se laver les mains de ces atrocités, mais elles n'étaient pas bannies de la terre, et les torrents de sang versés sur les champs de bataille sont peu de chose auprès de ceux que fait répandre le commerce d'esclaves sur la terre d'Afrique. Le marché s'était transporté de la côte



occidentale à l'Orient, Zanzibar alimente les contrées musulmanes.

C'est là qu'aboutissent ces tristes caravanes, tantôt captifs de guerre, tantôt enfants livrés par leurs parents, ou malheureux volés par les commerçants arabes; c'est là qu'on les voit arriver, liés les uns aux autres, le long d'une fourche de bois, nus, épuisés de fatigue, nourris d'une poignée de grains par jour; ils y arrivent par terre, marchant sous le soleil africain et dans le sable embrasé; ils y arrivent par mer, dans des barques où on les foule, où on les entasse, au point que dans leur amoncellement, l'œil ne distingue plus de forme humaine. De Zanzibar, on les dirige sur la Perse, l'Égypte, la Turquie, l'Arabie. Chaque esclave vivant représente la vie de dix hommes, tant les souffrances, la faim, la douleur en tuent sur ces routes du désert, pavées d'ossements humains. Ces excès étaient peu connus en Europe: Livingstone, un des premiers, les fit connaître, et l'humanité, la charité qu'il montra, les cris qui, sortis de son cœur, allèrent retentir dans la vieille Angleterre, attachent à son nom une gloire touchante et impérissable.

David Livingstone était né dans la classe la plus obscure, mais il avait une volonté ferme et persévérante qui surmonta tous les obstacles; il a raconté lui-même comment il poursuivit ses premières études, tout en travaillant comme rat-tacheur dans une filature; il acheta un rudiment sur la paie de sa première semaine. « Je continuais, dit-il, mes études, pendant les heures que je passais à la filature, plaçant le livre sur mon métier, de manière à saisir les phrases les unes après les autres, tout en marchant pour faire ma besogne... A dix-neuf ans, j'eus un métier à conduire, c'est une fonction pénible, mais j'étais payé en conséquence; je pus me suffire, poursuivre mes études médicales, suivre des cours de grec et de théologie. »

Cette nature vigoureuse était tendre en même temps. Voici comment il parle de son père: « Mon respect et ma gratitude lui sont acquis pour m'avoir donné l'exemple de cette piété ferme, dont Burns a tracé l'idéal dans le *Samedi soir au cottage*. Il mourut en 1856, comptant avec confiance sur cette miséricorde dont nous devons tous espérer les effets par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A cette époque, je descendais le Zambèze, ne me promettant pas de plus grand plaisir que de m'asseoir à notre coin de feu, et de lui raconter mes voyages... »

A l'âge de vingt-quatre ans, (il était né en 1813, à Blantyre, en Écosse,) Livingstone obtint le diplôme de docteur en médecine, il faisait déjà partie de l'Église anglicane, et un an après, il partait pour le Cap en qualité de missionnaire. Il s'y maria avec la fille d'un ministre. Il s'occupa activement des noirs et des Cafres, et il étudia leur langue avec succès, et peu à peu, le désir lui vint de s'avancer dans l'intérieur des

nous mentionnerons très-brièvement les découvertes importantes dues à son courage et à sa persévérance; il découvrit le lac Ngami; il vit, le premier, un pays fertile, coupé de lacs et de rivières navigables, plein de richesses, habité par des peuplades douces et laborieuses: cette contrée heureuse s'appelle le Mikalolo; il traversa, au prix d'incroyables fatigues, le continent africain dans toute sa largeur et arriva aux possessions portugaises de Saint-Paul de Loanda, et il retraversa encore l'Afrique, dans la partie méridionale, pour aboutir à Quilimane, sur la côte orientale.

Il remonta le Zambèze, le fleuve le plus considérable de l'Afrique australe, et il démontra que le centre de l'Afrique n'était pas, comme on le croyait, un désert inhabitable. Ce plateau central est, au contraire, d'une admirable fertilité, il est occupé par un peuple nombreux. Les premiers voyages de Livingstone durèrent sept ans. Il en entreprit un second, qui fut pour lui l'occasion d'un grand malheur, car sa femme qui l'avait accompagné, mourut d'une fièvre maligne, et toute l'expédition fut entravée par la haine des marchands d'esclaves, qu'il avait dénoncés à l'Angleterre, et dont il essayait par tous les moyens, d'empêcher l'odieuse trafic. Il consacra dix ans à ses explorations dans l'intérieur de l'Afrique (de 1856 à 1866) et, pendant ce temps, toutes ses lettres, tous ses rapports ne cessèrent d'implorer la pitié de l'Europe en faveur des malheureuses victimes de la traite. Il essayait de faire pénétrer quelques idées de morale et de religion dans l'esprit de ses guides et des Africains avec lesquels il se trouvait en rapport; il leur montrait le Ciel et leur parlait du Père, créateur de tous les hommes, et il écrivait à lord Clarendon, en lui décrivant ses peines et ses fatigues excessives: « Je suis soutenu par l'espérance d'accomplir un acte utile, en faisant connaître au monde ces peuples et leur pays. Je crois, en propageant au milieu d'eux quelques notions d'un ordre supérieur, marcher d'accord avec les vues d'une Providence universelle, à laquelle eroient les êtres les plus intelligents de notre race, et j'espère que mes efforts auront leur approbation dans l'heureuse vie à venir. »

Il fallait un cœur héroïque pour poursuivre ses voyages et sa mission au milieu de souffrances inénarrables et d'oppositions continues; il fut menacé de mort, ses bagages furent entièrement pillés, et ses ressources furent tellement épuisées qu'il ne put ni poursuivre sa route ni revenir sur ses pas. Aucune lettre, aucune missive ne parvint de sa part en Europe. Le bruit de sa mort se répandit, l'Angleterre s'émut et résolut d'organiser un voyage de recherche, mais pendant qu'on délibérait, un Américain, M. Stanley, prenait les devants. Il était rédacteur d'un journal américain, et le directeur de ce même journal, M. Bennett, mit



terres. Sa vocation d'explorateur se dessinait ; à ses ordres un crédit illimité, dans le but de retrouver enfin Livingstone. Stanley employa plus d'une année à ce voyage, mais il eut le bonheur de trouver celui qu'il cherchait. Livingstone était malade et abattu, privé de toute société, de tout secours et pourtant, jusqu'à l'épuisement de ses forces, il avait toujours poursuivi ses investigations sur les cours d'eau qui arrosent l'Afrique équatoriale, et dont la connaissance est due à ses explorations.

Livingstone a raconté lui-même, dans son journal, le bonheur que lui fit éprouver la généreuse démarche de l'Américain : « Je ne suis pas démonstratif, je suis même aussi froid que, nous autres insulaires, nous avons la réputation de l'être ; mais cette pensée de M. Bennett, cet ordre généreux, si noblement effectué par M. Stanley, — c'était bouleversant. Je me sens d'une extrême gratitude, et en même temps un peu honteux de n'être pas digne d'une semblable démarche. »

Stanley resta auprès de lui pendant une année ; il parle avec un ardent enthousiasme du caractère de Livingstone. « Il approche de la perfection, dit-il, autant qu'il est donné à la nature humaine. Son inaltérable douceur ne se dément jamais : ni traverses, ni fatigues, ni troubles d'esprit, rien, pas même un long exil loin des êtres les plus aimés, ne peut lui arracher une plainte. Il a foi en la Providence. Abandonné, sans ressources, menacé de toutes parts, il s'en va aux portes du tombeau, mais il n'a pas déserté son poste. La religion n'est pas pour lui une théorie abstraite, c'est un sentiment profond qui pénètre le cœur et se traduit dans les moindres actes. La piété revêt en lui les traits les plus aimables ; elle règle sa conduite, non-seulement envers ses serviteurs, mais encore envers les indigènes, les mahométans fanatiques, et tous ceux qui l'approchent. »

Stanley s'associa à son ami pour signaler les excès et les crimes commis par les Arabes qui chassent à l'homme, et qui poursuivent les nègres désarmés pour les vendre : « Rien, dit-il, ne peut exprimer l'horreur qu'inspirent ces lâches bandits. » L'Angleterre s'émut en apprenant, d'une part, grâce à Livingstone, que l'intérieur de l'Afrique n'était pas un désert, mais, d'autre part, elle apprit quelle lèpre dévore ces admirables régions. Les trafiquants de chair humaine dépeuplent ces contrées longtemps paisibles, et l'honneur de l'humanité, l'intérêt même des nations européennes, exigent qu'il soit mis un terme à l'horrible commerce dont Zanzibar est maintenant le centre, et dont les Arabes, cette nation cruelle, sont les agents les plus actifs.

Stanley engagea vainement Livingstone à revenir en Europe, il voulait poursuivre sa tâche et trouver, comme il le dit, les quatre sources du fleuve dont un prêtre égyptien a parlé à

Hérodote ; il se remit donc en route, et l'on peut suivre dans son dernier journal, les détails des fatigues et des excessives privations qui abrégèrent sa vie. Le courageux explorateur marcha pendant seize mois encore, sans arriver au but qu'il se proposait ; lui et ses hommes souffrirent de la disette, du climat, des longues marches à travers des jungles, des marais et de prairies inondées ; le 28 avril 1873, le lutteur invincible s'avoua vaincu, il ne pouvait pas aller plus loin. Il se trouvait dans un pauvre village, appelé Tchitambo ; on le porta dans une petite case, sur un lit que des serviteurs improvisèrent ; il languit trois jours ; le 30 avril, il pria un de ses serviteurs, nommé Souzi, de lui donner un peu d'eau et de calomel ; puis, il lui dit d'une voix faible : « Maintenant, vous pouvez vous retirer. »

Il resta seul. A quatre heures du matin, un autre serviteur entra ouvrit la porte de la case, et appela aussitôt son compagnon. Livingstone était à genoux, auprès de sa couche, le front sur l'oreiller, les mains jointes. Il était mort, mort en priant.

Ses serviteurs montrèrent à quel point le généreux caractère de l'étranger venu vers eux de si loin avait agi sur leur âme ; ils traitèrent sa dépouille mortelle avec un respect admirable et ils résolurent de la reporter à Zanzibar. Tous les papiers, les instruments de Livingstone, sa Bible, son livre de prières, furent religieusement conservés ; le corps du voyageur reçut les honneurs funébres selon la mode de ces populations africaines qu'il avait aimées. Un pleureur chantait d'une voix triste et en dansant lentement :

Aujourd'hui est mort l'Anglais,  
Qui avait des cheveux différents des nôtres ;  
Venez tous à la ronde voir l'Anglais !

Quand ces rites furent terminés, la caravane fidèle se mit en route, et à travers des fatigues et des périls sans nombre, elle rapporta à Zanzibar ces précieux restes qui, après une vie si active, avaient enfin trouvé le repos. On était au mois de février 1874, il avait fallu neuf mois de voyage et de dangers pour que ces admirables serviteurs accomplissent leur tâche.

L'Angleterre réclamait son enfant ; Livingstone, qui avait ambitionné une tombe dans ces forêts vierges qu'il avait parcourues, repose à Westminster, auprès des rois et des grands hommes de son pays. Il est placé sous une dalle de marbre noir, qui porte cette inscription :

*Rapporté par des mains fidèles, sur terre et sur mer, ici repose*

DAVID LIVINGSTONE

*Missionnaire, voyageur, philanthrope ; né le 19 Mars 1813, à Blantyr, comté de Lanark, mort le 1<sup>er</sup> Mai 1873, au village de Tchitambo, à*



Hala. Pendant trente ans, sa vie fut dépensée en infatigables efforts pour évangéliser les naturels, explorer des contrées inconnues, abolir le commerce d'esclaves qui désola l'Afrique centrale. Parmi ses dernières paroles, il écrivit :  
 PUISSENT LES BIENFAITS CÉLESTES DESCENDRE SUR  
 QUICONQUE, AMÉRICAIN, ANGLAIS OU TURC, AIDERA  
 A GUÉRIR CETTE PLAIE SANGLANTE DU MONDE.

On peut consulter sur Livingstone et ses explorations, les ouvrages publiés par la maison Hachette. — *David Livingstone*, ouvrage illustré de 45 gravures, 10 fr. — *Dernier Journal*, 60 gravures, 20 fr. — *Explorations du Zambèze*, 47 gravures, 10 fr. — *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, par Stanley, 16 gravures, 10 fr.

M. B.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### UNE CHRÉTIENNE A ROME

Ce livre, écrit dans la note de l'enthousiasme le plus pur, et bien justifié alors qu'il s'agit de la Rome des martyrs et des pontifes, ce livre plaira aux âmes religieuses et à toutes les personnes, nombreuses en notre temps, qui ont visité la capitale du monde avec le bourdon du pèlerin et non avec la lorgnette du touriste. L'auteur ne parle absolument que des monuments catholiques de Rome : les Catacombes, les églises, les monastères, les souvenirs des martyrs et des saints; elle en parle avec une foi touchante et une véritable éloquence, venues des profondeurs de l'âme. J'ai envie de citer quelques lignes qui racontent la vie obscure, ignorée, d'une sainte âme aimée de Dieu; dans les saints modernes, contemporains, n'y a-t-il pas quelque chose qui nous touche plus intimement? Lisez ceci, et vous en serez émuës et édifiées :

« Elisabeth Sanna, originaire d'une ville de Sardaigne, ayant perdu tous ceux qu'elle avait aimés, vendit le peu qu'elle possédait et partit pour la Terre-Sainte, afin de donner à Jérusalem ses dernières années.

» Mais Dieu en disposa autrement. Le navire qui la portait fut forcé de se réfugier dans le port de Civita-Vecchia, et là, un religieux, à qui elle confia son âme, lui dit de ne pas affronter plus longtemps les périls de la mer, et que la volonté du Seigneur était qu'elle allât au tombeau de Saint Pierre.

» Elisabeth se rendit à Rome, entra dans Saint-Pierre, et l'on peut dire que, depuis ce jour, elle n'en est sortie que pour marcher à sa dernière heure de *San-Salvatore in unda*. Toute sa vie se passait dans la basilique. Elle était là, dès l'aurore, lorsqu'on en ouvrait les portes, et elle

en sortait à la nuit, lorsqu'on les fermait. Elle vécut ainsi plusieurs années, toujours en oraison, agenouillée dans un coin de la basilique, lorsqu'un jour on la trouva, affaissée sur elle-même dans l'attitude du recueillement, les mains jointes, mais glacées et sans mouvement. Son âme s'était exhalée doucement dans une suprême prière.

» On s'empresse autour d'elle, et, dans le mouvement qui se fit, la mantille qui couvrait sa tête s'écarta, et laissa voir une couronne d'épines pénétrant profondément dans les chairs.

» L'émotion fut grande dans Rome; le peuple accourut, la foule des fidèles se porta au tombeau de cette pauvre femme; une de ses voisines, une ouvrière, avec laquelle elle échangeait parfois quelques mots, était en ce moment auprès de son fils unique, qui se mourait, et elle se disait :

» — Si Elisabeth vivait, je lui ferais toucher mon fils, et il serait guéri !

» L'enfant était moribond; la pauvre mère se leva tout à coup, elle prit ce petit cadavre dans ses bras et elle lui dit :

» — Allons au tombeau d'Elisabeth : elle te guérira.

» Elle l'y porta, confiante dans cette parole du Sauveur : *Quoi que ce soit que vous demandiez, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé*. Cette mère avait compris la promesse étonnante contenue dans ces mots. Elle arrive au tombeau, elle étend sur la dalle l'enfant aussi froid qu'elle, et d'une voix haute, elle dit :

» — Elisabeth Sanna, rends-moi mon fils !

» Elle fut obéie : l'enfant se leva plein de vie, il s'élança dans les bras de sa mère, disant qu'Elisabeth lui est apparue, et qu'il vient de boire la vie, comme auparavant il buvait la mort.

Veuillot a dit, en parlant de ces dévotes de



Saint Pierre : On en remarque plusieurs qui passent leur vie dans la basilique. Elles ont des visages qui ont été regardés de Dieu.

Tout le livre de *la Chrétienne à Rome* respire la même foi élevée et attendrie; nos lectrices je crois, nous sauront gré de leur avoir indiqué cet ouvrage, digne de leur bibliothèque (1).

M. B.

### LIVRES D'ETRENNES

Nous avons fait pour nos lectrices un choix dans les nombreux ouvrages, édités pour le jour de l'an, et nous leurs recommandons :

LIBRAIRIE HACHETTE

*Pour une jeune fille.*

HISTOIRE DE JOSEPH, illustrée par Bida. Volume

(1) Chez Poussielgue, rue Cassette, 27, à Paris. — Prix : 3 fr. 50 c.

magnifique, grand in-folio. Prix : broché, 50 fr.

L'HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE, par Quicherat, avec 481 gravures. Prix : broché, 20 fr.

*Pour un petit garçon.*

TOM BROWN, *Scènes de la Vie de collège en Angleterre*, avec gravures. Broché, 5 fr.

LES NAUFRAGÉS, ou *Vingt mois sur un rescif des îles Auckland*, avec gravures. Broché, 10 fr.

*Pour une petite fille.*

Les ouvrages de madame de Stoltz, de madame de Witt et de madame de Villeblanche.

LIBRAIRIE PLON

Rue Garancière, 10.

LES CONTES DE MA MÈRE, recueillis et illustrés par Bertall. — Magnifique volume. Prix : 7 fr.

LES MERVEILLES DU BON DIEU, par mademoiselle V. Barbier, ouvrage orné de 38 gravures. Prix : 3 fr. 50 c.

## HISTOIRE D'UN PAQUET D'ENVELOPPES

(SUITE ET FIN)

Deux puissances lui parlaient : le bien et le mal.

Le mal disait : — Bah! que ferait la marquise de cent francs de plus? Cent francs, c'est pour elle comme vingt sous pour toi. Pourquoi y a-t-il des gens qui ont trop et d'autres pas assez? C'est injuste. Va, n'aie pas peur, elle ne se doutera de rien; il te sera si facile de lui donner le change en faisant l'empresné, en redoublant de soins et d'attention, en jouant l'honnête homme!

Le bien, sous la forme indéceuse de l'humble enfant qui avait écrit la lettre, disait : — Non, Laurent, non, tu es baptisé, tu as fait ta première communion; tu sais que le vol, c'est le péché et que le péché c'est le mal de Dieu. Tu sais aussi où l'âme recouvre l'innocence, après le repentir et la réparation. Va! Va! Ne recule pas! Sois honnête, sois chrétien!

Ces deux voix parlaient presque ensemble, et le sommeil étant venu enfin appesantir les yeux de Laurent, il oublia pour une heure qu'il était un coupable!

Au réveil, ce fut l'humble Marie qui parla la première. Laurent n'entendit plus que sa voix ingénue qui disait : — Oh! Prends bien garde! Si ta maîtresse allait accuser ce pauvre vitrier qui est entré hier chez elle? ou bien l'un de ces tapis-

siers qui sont venus lever le tapis de sa chambre et du boudoir? Tu as mal fait! Ne va pas jusqu'au bout! Rends-lui cet argent et va lui dire : Madame, c'est moi!

Comme je vous l'ai dit, mes sœurs, Laurent n'avait pas encore tout à fait oublié son Dieu, sa mère et son pays. Il retrouva sous ces trois amours une douleur poignante, du courage et la force de volonté qui surmonte le mal.

Sortant donc de sa chambre à l'heure accoutumée, il descendit tristement l'escalier de service, entra dans l'appartement et remarqua que la marquise avait ouvert ses rideaux beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire. En l'entendant passer pour se rendre à l'office, elle entr'ouvrit sa porte et appela le jeune serviteur. Sa voix était émue, elle paraissait agitée, contrariée.

« Laurent, dit-elle assez vivement, vous avez laissé seul dans ma chambre, hier, ce vitrier de passage que l'on a fait monter en hâte? C'était un homme de mauvaise mine.

— Faites excuse, madame la marquise; cet homme était bien mal habillé, mais il avait une bien bonne figure.

— Non, non. D'ailleurs, je l'ai souvent rencontré dans le quartier et je le reconnaitrai bien.



— Madame la marquise a besoin de lui ?

— Non, certes ! mais j'ai besoin de retrouver un billet de cent francs et une lettre sous enveloppe, que j'avais déposés dans ce petit tiroir. Vous avez laissé ce vitrier seul dans ma chambre ? Répondez, Laurent.

Il répondit, l'enfant du village, il répondit en tombant aux genoux de celle qui l'interrogeait.

« Madame la marquise, n'accusez pas ce pauvre vitrier, ni lui, ni personne. C'est moi !

— Vous, Laurent ?

— Oui, madame. Renvoyez-moi, je le mérite ; mais, je vous en supplie, ne dites pas pourquoi ! Voyez, je vous rends tout ; voilà les deux enveloppes. »

La marquise tressaillit en ouvrant la lettre de Marie, car elle vit le nom de la pauvre petite à demi effacé sous une larme de ce malheureux, qui se tordait à ses pieds.

« Mon enfant, dit-elle, avec cette supériorité qui vient de la distance, et qui n'insulte pas, vous n'êtes pas un voleur ; je ne le croirai jamais. Votre père était un brave homme, votre mère n'a plus que vous ! Vous avez fait de mauvaises connaissances, tout est là. Écoutez bien : A cause de cette larme tombée de vos yeux sur le nom de la petite Marie, je vous pardonne. Personne au monde ne saura ce qui s'est passé. Il faut vous réconcilier avec Dieu, et puis continuer à être honnête homme.

— Ah ! Madame ! Madame ! A présent, c'est fini, vous vous méfiez toujours de moi !

— Non, Laurent, je vous estime encore parce que vous vous repentez. Pour vous prouver l'intérêt que je vous porte, je vais vous faire un don. Voici la lettre de Marie, vous la garderez toujours ; c'est une petite enfant pure, honnête et pieuse. Emportez cette lettre ; si jamais vous étiez une seconde fois tenté, vous n'auriez qu'à regarder cette signature, que vos larmes ont mouillée : cela vous rendrait vos pensées d'aujourd'hui. »

## II

### PLAISIR D'ANGE

Après avoir laissé parler ma sœur, ou plutôt après m'être faite l'écho de sa voix, je reprends ma narration.

Inutile de dire que la bonne et bienfaisante jeune femme était allée s'entendre avec sœur Euphrasie, et que les parents de Marie Dubreuil s'étaient trouvés soulagés par le seul intermédiaire de la discrète fille de Saint-Vincent. Tout cela s'était fait en temps et lieu.

Passons sur quelques années, dont je n'ai pu suivre que très-imparfaitement l'ensemble, et arrêtons-nous au moment où l'enfant pâle s'était dit une seconde fois : — Je prendrai une des deux belles enveloppes qui me restent et j'écrirai à la bonne dame.

C'était par une froide matinée de décembre ;

Espérance, assise devant son bureau, à quelques pas d'une de ces cheminées microscopiques qui font le bonheur des parisiennes, recevait une lettre sans timbre, signée de Marie Dubreuil, et lui annonçant la mort de son pauvre père, après une année de complète langueur. Toutes les ressources du petit ménage y avaient passé. On avait tout sacrifié pour épargner au malade la privation, ou la douleur de se voir peser d'un lourd poids sur les deux femmes, l'une presque aveugle, l'autre presque enfant.

Dubreuil était mort très-doucement, rêvant encore à ce qu'il entreprendrait dès qu'il serait guéri, et à l'emploi qu'on ferait de tout l'argent qu'il gagnerait. C'était là du moins ce que disait la bonne Marie, car je n'ai de détails que par l'enveloppe qui passa, cette fois encore, de la mansarde à l'hôtel. La chère enfant disait à sa protectrice qu'elle avait plus de quinze ans, qu'elle n'était presque plus pâle et qu'elle sentait en elle de quoi faire une bonne ouvrière, car elle ne manquait pas de courage et elle avait appris à bien travailler ; mais la cécité presque complète de sa pauvre mère exigeait la présence de sa fille, et si l'on avait pu acheter une machine à coudre, elle gagnerait de l'argent sous le toit maternel. Le moyen ?... La bonne Providence. Il n'y en avait pas d'autre. Sœur Euphrasie avait conseillé d'écrire à la marquise pour lui dire : Madame, la Providence, cette fois encore, ne serait-ce pas vous ?...

Espérance, qui avait atteint, et même un peu dépassé trente ans, mais qui paraissait encore fort jeune, ne s'était pas toujours montrée également courageuse à combattre l'imagination, sa grande ennemie. Celle-ci cependant, plus folle que jamais, avait en horreur Sœur Euphrasie, tout aussi bien que le bon colonel. Cependant, chacun tirant de son côté, Espérance avait gagné, au contact de la charité, un accroissement de calme et beaucoup d'empire sur la folle, qui ne la dominait plus que par intervalles. Alice s'était développée sous les yeux aimants de sa mère et tout avait progressé dans l'hôtel, excepté le cher bon papa qui disait à sa petite fille, sur le ton de la gaieté :

« A toi le bel âge, à moi le grand âge. Je sais bien qui vaut le mieux, mais j'ai le mien, je le garde. »

On peut se figurer, d'après ce que j'ai dit de notre esprit de famille, que nous fîmes la réception la plus cordiale à celle de nos sœurs qui contenait la seconde lettre de Marie. Cette chère enveloppe fut reçue à bras ouverts, comme on dit chez les hommes, et, après les compliments d'usage, beaucoup plus sincères que ceux qu'on fait dans le monde, elle nous parla avec intérêt et sensibilité de la protégée de la marquise.

Elle dit que rien n'était plus touchant que l'innée affection qui liait la mère et la fille. Marie, nous le sûmes alors, était devenue belle, de cette timide beauté de fleur de serre qui s'est épanouie



sans soleil. Elle était encore un peu pâle; toutefois, ce n'était plus cette pâleur qui avait un moment fait craindre pour sa santé, c'était ce teint peu animé des filles de Paris qui travaillent et souffrent, sans avoir d'autre force qu'une activité toute nerveuse et une intelligence qui arrive à tout.

Après la mort de Dubreuil, que l'on craignait toujours d'affliger en lui ôtant ses illusions malades, la marquise alla voir la pauvre veuve et, accordant à Marie une bonne et solide machine à coudre, ce qui était un superbe cadeau, elle lui avait dit, paraît-il, de venir chercher de l'ouvrage à l'hôtel, car la belle enfant frappa un jour trois coups discrets à la porte de la chambre havane et bleu de ciel; puis, sur l'invitation de la dame, elle entra jusque dans le boudoir. C'est là que, du fond de notre retraite, nous vîmes pour la première fois la jeune et intéressante Marie. Ses vêtements de deuil étaient forts simples, mais en bon ordre. Elle ne cherchait pas à faire la demoiselle. Aussi, n'était-on nullement choqué des fautes de langage qui lui échappaient fréquemment, de ses locutions populaires, de ces mille nuances qui accusaient tout simplement en elle une ouvrière honnête et de bon ton. Ses beaux cheveux n'étaient ni négligés, ni soignés avec exagération; mais gracieusement noués de manière à encadrer mieux du monde son joli visage. Enfin, l'ensemble de sa personne était satisfaisant, et l'œil se reposait sur elle avec ce calme plaisir que fait éprouver l'ingénuité mêlée à la prudence.

Elle retira de cette première apparition dans le boudoir la satisfaction de contempler sa bienfaitrice dans le lieu même où elle pensait, où elle préparait ses bienfaits; puis, elle en retira aussi quelques cadeaux. Entre autres choses, Alice, aimable comme sa mère, lui donna un joli livre intitulé *Le Pain quotidien* et qui était propre à fortifier tous les beaux instincts de son âme. En outre, et c'était le point important, on lui promit de lui fournir de l'ouvrage pendant toute la saison d'hiver. Cet ouvrage, elle viendrait le chercher le lundi matin et elle le rapporterait le samedi soir; ceci fut bien convenu.

Comme cette heureuse convention s'exécuta de point en point, la jeune ouvrière fut bientôt connue de tous les gens de l'hôtel, surtout de Laurent qui se trouvait toujours sur le passage de Marie le lundi matin et le samedi soir. C'était vraiment fort drôle; on en riait, mais Laurent ne riait pas, lui. Il était au contraire extrêmement respectueux. C'est tout au plus si, le printemps venu, il se trouva en mesure de dire d'une voix bien assurée:

« Allons, mam'selle Marie, voilà le temps qui va changer, nous allons avoir de l'eau. »

On voit que c'était aussi peu compromettant que possible, car assurément, il aurait fallu être bien avisé pour déduire, de ces prémisses, la conclusion qui restait toujours en route.

Pauvre Laurent! Parmi les choses qu'il ne disait pas, il en était une bien certaine; c'est que, le lundi matin, il espérait le samedi soir; et que le samedi soir, il rêvait au lundi matin. Cet exercice longtemps répété fit de lui un beau garçon, solide, honnête dans toute la force du mot, car il avait été arrêté sur le bord de l'abîme par la bonté de la marquise, qui avait eu de lui une si profonde et si intéressante pitié. Jamais un seul jour Laurent n'avait cessé de porter sur lui, dans un vieux portefeuille, la lettre de Marie qui était loin de s'en douter.

Ce brave garçon était devenu exemplaire. Sa maîtresse, qui avait si puissamment contribué à son retour au bien, lui avait plusieurs fois donné exprès des marques de confiance, pour lui rendre le sentiment de sa propre dignité, et lui remettre à l'esprit qu'il était le fils d'un honnête homme, et honnête homme lui-même.

Un jour, il m'arriva de voir entrer une femme, revêtue d'une bure grise, la tête presque entièrement cachée sous une cornette blanche. C'était Sœur Euphrasie. Elle venait parler à la marquise des pauvres que, toutes deux ensemble, elles secouraient, l'une par ses aumônes, l'autre par ses fatigues, ses démarches, ses conseils.

La sœur de charité, qui ne cessait de veiller sur la sage enfant qu'elle avait élevée, trouva du bonheur à vanter à sa bienfaitrice la raison de la jeune orpheline, sa douceur envers sa mère, son dévouement de tous les jours. Elle finit par dire: « Cette pauvre petite est toujours à sa couture ou auménage, elle n'a jamais aucun plaisir! »

— Croyez-vous que ce soit pour elle une privation? demanda la marquise.

— Ah! madame, il y a un plaisir, je le sais, qu'elle désire depuis longtemps, et dont sa pauvreté la prive, ou plutôt sa tendresse filiale, car il faudrait pour se le procurer, une somme assez forte, et la chère petite préfère donner à sa mère tout l'argent qu'elle gagne.

— Pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit?

— Elle n'aurait jamais osé, madame. Elle est trop discrète.

— Ma chère sœur, dites-lui, je vous prie, qu'elle a encore une de mes enveloppes, et que je veux absolument qu'elle m'écrive une troisième fois et me fasse part de son désir; sinon, je me fâcherai, mais *tout de bon*. »

Espérance se donnait beaucoup de peine pour prendre un petit air méchant, qui ne paraissait pas bien redoutable.

Sœur Euphrasie se retira en souriant et deux jours après, nous vîmes, comme autrefois, Laurent apporter sur le même plat d'argent, quoi?... Une de nos sœurs!

Sans la réserve qui nous est habituelle, je crois vraiment que nous nous fussions élancées du petit tiroir, pour sauter au cou de la nouvelle arrivée. Au lieu de cela, nous ne bougeâmes point et ne parûmes rien voir, ni rien entendre.



« C'est de Marie, s'écria Espérance, se parlant à elle-même; voyons ? De quoi donc peut-il être question ? »

Espérance entr'ouvrit l'enveloppe selon sa manière, toujours délicatement, et lut ce qui suit :

« Madame la marquise,

» Sœur Euphrasie vient de me dire que vous vous fâchiez, et pour de bon, si je ne vous écrivais pas tout de suite, pour vous avouer l'unique désir que j'ai, désir dont je ne parle à personne, pas même à maman, de peur de lui faire de la peine. Ne vous fâchez pas, madame, votre petite protégée vous dira tout.

» Eh bien, voilà : ma vie n'est pas bien gaie. Je ne me plains pas, puisque j'ai de l'ouvrage; mais enfin, c'est toujours coudre, ranger ou faire la cuisine. Je suis jeune, madame, j'ai dix-sept ans et huit mois. Eh bien, il me semble que ce doit être bien bon d'avoir du plaisir, et moi, je n'en ai pas. Il y en a un que je désire, rien qu'un ! Ah ! Ce serait si beau !

» Les jours de fêtes de la Vierge, maman me permet toujours d'aller à l'office du soir à Saint-Thomas-d'Aquin; je me mets un peu loin, où il n'y a guère de monde, et de là, je regarde. Si vous saviez, madame, comme c'est beau ! Tous les cierges sont allumés à l'autel. Il y a une superbe bannière, représentant la Sainte Vierge qui tend les deux bras, comme quand on dit à quelqu'un tout là-bas. — Viens donc, je t'attends. — Une quantité de jeunes filles sont là, en robes blanches; elles portent un grand voile qui les couvre entièrement, qui leur cache même la figure. On ne sait pas si elles sont jolies; on voit seulement, à leurs mouvements, qu'elles sont jeunes.

» Oh ! Madame, si vous les voyiez pendant la procession ! Il y en a une grande; qui porte la bannière, quatre tiennent les cordons, et les autres suivent bien lentement, en chantant des cantiques ou des litanies. Quand je les vois passer, il me semble qu'elles sont déjà un peu dans le ciel, et que moi je suis dans un vilain petit coin de la terre, sans plaisir ! ça me donne envie de pleurer.

» Quelquefois, je me dis qu'en économisant bien, je pourrais peut-être acheter une robe blanche, un beau grand voile de mousseline, un bonnet à rubans blancs, des gants blancs en fil d'Écosse, un joli petit col, des souliers pas trop gros. Mais je finis toujours par trouver qu'il vaut mieux mettre tout en bons pots-au-feu et en bonnes bouteilles de vins, parce que, quand ma pauvre maman mange de bonnes choses, elle est moins faible et elle voit encore un peu pour se conduire; tandis que, quand elle est moins bien nourrie, elle me dit tout de suite : « Oh ! ma fille, voilà que ça s'éteint ! »

» C'est ce qui fait que je ne suis pas de cette

belle confrérie; c'est-à-dire que j'en suis bien tout de même, si vous voulez, mais seulement dans le fond du cœur.

» Adieu, madame la marquise, j'espère que vous ne vous fâcherez pas, puisque je vous ai dit tout franchement quel serait mon plaisir.

» Votre servante respectueuse et affectuonnée.

» MARIE DUBREUIL. »

« Plaisir d'ange ! s'écria la marquise, chère enfant ! Oui, elle l'aura, je veux le lui donner. Combien d'autres, jolies comme elle, consacrent une partie de leur gain à ces toilettes voyantes et excentriques, qui attirent les regards des passants. »

La bonne et aimable veuve se plaisait à ne pas faire attendre ses bienfaits. Elle mit son chapeau et se proposa d'aller aux informations, pour savoir comment elle devait composer la blanche parure de Marie. Ce fut bientôt fait; on apporta du Petit-Saint-Thomas, tout ce qu'il fallait, dans un grand carton. Espérance y ajouta un livre de prières, sur lequel étaient frappées, à froid, les initiales M. D. Puis elle ouvrit le petit tiroir : deux jolis doigts, errant au hasard, s'approchèrent de sa petite personne, oubliée là depuis longtemps; les doigts me touchèrent, je me sentis soulevée, posée sur le bureau, et je compris clairement que ma destinée en ce monde allait être fixée. O heureux sort ! J'allais être chargée de porter du bonheur à cette humble et sage ouvrière.

Espérance prit une plume qu'elle fit légèrement courir sur une feuille de papier satiné; cette plume parlait sous la dictée du cœur, et les grands yeux de la marquise étaient tout attendris. Il y a quelque chose de si touchant dans la beauté qui demande un voile !

Lorsque fut écrit ce petit billet tout affectueux, on me le confia et je le reçus avec la plus douce satisfaction; ensuite, on me plaça dans le carton et bien en vue.

Alice, qui s'était associée avec un entrain charmant au plaisir de sa mère, imagina, sans aucune malice, de me fixer au moyen d'une fine épingle, au bonnet de tulle; après quoi on sonna trois coups; cette sonnette trois fois agitée avait toujours eu pour effet immédiat de faire apparaître Laurent, en quelque lieu que fussent ses maîtres. Il arriva donc en grande tenue.

« Laurent, vous allez porter ce carton chez la mère de Marie, l'ouvrière. Vous connaissez l'adresse ? »

Laurent, au lieu de répondre, fit un énorme saut, et faillit tomber sur le nez. Un tabouret en fut la cause, et plus encore, je ne sais quel trouble qui venait de s'emparer de lui.

« A quoi pensez-vous donc, Laurent ? »

— A rien du tout, madame la marquise. »

Il devint si rouge que la maîtresse de maison



lui fit grâce de toute autre réponse: celle-là était si bonne.

Il m'emmena, toujours dans mon carton, et nous montâmes lestement l'escalier de la mansarde; il frappa à une porte basse: Marie vint ouvrir, toujours bien modeste, mais bien contente aussi, cela se voyait.

« Maman, c'est M. Laurent. Tu sais ? de chez la marquise ? »

— Oui, je sais. Bonjour ! M. Laurent.

— Bonjour madame Dubreuil. »

Laurent se rengorgea: il était connu dans la mansarde.

La mère se leva, s'approcha, et s'arrangea de manière à mettre le jeune homme en pleine lumière, afin de le voir, du moins un peu de son oeil gauche, meilleur que le droit; elle le regarda avec cet intérêt puissant qui est naturel aux mères dont les filles grandissent.

La brave femme sourit en remarquant la gaucherie dont avait été saisi le porteur en montant l'escalier; il saluait sans désespérer, et ne savait quelle introduction préférer entre celles-ci, qu'il répétait à tour de rôle: — C'est madame la marquise qui... C'est un carton que... — Madame Dubreuil ouvrit le carton.

« Maman un voile ! Une robe blanche ! s'écria Marie.

— Ma pauvre petite, tu vas donc suivre la ban- nière ! »

La joie des deux femmes fut si vive, qu'elles s'embrassèrent en disant :

« Ah ! qu'elle est donc bonne, la marquise ! »

— Asseyez-vous du moins un petit moment, dit la mère.

— Trop honnête, madame Dubreuil.

— Un doigt de vin, ça ne se refuse pas ?

— Faites pas attention, madame Dubreuil. »

Marie s'était reculée dans l'embrasure de la fenêtre pour lire le petit billet; elle en fut si touchée que, l'ayant replacé sous sa garde, elle me baisa; puis, de peur de me salir, elle me posa sur son lit bien blanc.

Laurent but un verre de vin qui le ragaillardit au point de lancer quelques mots, de ces mots significatifs que les mères comprennent souvent et les filles toujours. Mais, ayant bien cherché, sa gorge se serra, et il ne put trouver cette fois encore que cette malheureuse phrase :

« Allons, voilà le temps qui va changer, nous aurons de l'eau ! »

C'était bien vague, et pourtant ce fut compris tout de même, tant il y a de manières de dire en français ce que voulait dire Laurent.

On répondit tout aussi vaguement, et le bon garçon se retira, chargé de remerciements pour sa généreuse maîtresse, en attendant que Marie allât lui offrir l'hommage de sa gratitude. Il voulut saluer très-poliment, mais cette gaucherie, survenue si mal à propos, lui fit jeter le pied droit en arrière précisément dans la figure du

chat, qui ne s'y serait jamais attendu, et grommela un détestable *miaou*, d'un piteux effet, vu la circonstance.

Dès que Laurent fut sorti, Marie, sans prendre pour ainsi dire le temps de consoler le chat, relut le billet, me baisa encore et, dans sa joie radieuse, me fit l'honneur de me placer sous le globe de verre qui recouvrait le bouquet de mariage de sa bonne mère, depuis une trentaine d'années.

### III

#### MA SOEUR ET MOI.

Que s'est-il donc passé depuis deux ans ? Et comment se fait-il que, sous mon globe de verre, dans mon petit bosquet de fleurs d'oranger, je sois si intimement unie à l'une de mes sœurs, la seule qui, avec moi, ait survécu aux tristes hasards dont presque toujours nous finissons par être victimes ?

Je le dirai en peu de mots. Bien des fois les jeunes filles voilées firent la procession, au milieu des feux, des fleurs, des chants, et sous les majestueux accords de l'orgue. Souvent on voyait dans la foule, un valet de chambre de grande maison, religieusement incliné. Il priait, il remerciait, il demandait; oh ! il demandait une bien belle grâce ! Que de cet essaim virginal, le vent du ciel laissât venir vers lui une abeille, que cette abeille fût Marie !

La grâce lui fut accordée. La bonne Providence se servit encore de la dame aux vagues pensées, à l'imagination ardente et envahissante. Quelle transformation ! Elle était devenue calme, laborieuse, occupée de son père, de sa fille, de tous ; elle était devenue enfin, tout simplement, d'une femme rêveuse et inutile, *une dame de charité*.

Oui, ce fut là sa récompense. Il lui fut donné d'avoir sous ses ordres deux honnêtes et dévoués serviteurs. Les circonstances changèrent; le jeune valet de pied monta en grade, et comme il avouait un jour à sa bonne maîtresse qu'il désirait se marier, elle lui dit :

« Si vous obtenez Marie, je la prendrai pour femme de chambre; sa mère, avec des soins, conservera le peu de vue qui lui reste; elle viendra chez moi, on trouvera moyen de l'occuper à la campagne. Allez demander Marie, allez, mon brave Laurent; je donnerai sur vous les meilleurs renseignements à sa mère.

— Madame a donc tout oublié ?...

— Tout oublié, oui, excepté votre repentir et votre bonne conduite depuis neuf ans; allez demander Marie.

— C'est que... si elle n'allait pas vouloir ?

— Elle voudra bien.

— Madame sait donc tout ?

— Oui. »



Elle voulut bien, la belle et sage Marie; elle fit un peu la fière, tout d'abord, mais dès qu'on lui eut dit que sa pauvre mère la suivrait, une larme monta à ses yeux, puis une autre, et une autre encore; elle les essuya en silence du revers de sa main, et mit cette main toute mouillée dans celle de Laurent. Elle ne parlait point, mais il comprenait, tant il y a de manières de dire, même sans parler, ce que depuis longtemps aurait voulu dire Marie.

Nous quittâmes la mansarde; le globe de verre, qui nous renferme encore, fut placé avec grand honneur dans la chambre des deux époux.

Mais comment sommes-nous deux ensemble ? Ah ! il n'y a pas bien longtemps.

Laurent croyait fermement qu'il aurait eu toujours un secret pour sa femme, un seul ! Il tenait bien cachée, dans son vieux portefeuille, la lettre jaunie qu'elle avait signée étant enfant. Quand elle voulait en jouant vider le portefeuille, il était prêt à se fâcher.

« Tu ne veux donc pas tout me dire ? »

— Non,

— Pourquoi ? je t'ai bien tout dit, moi.

— Ah ! c'est si différent ! »

Il lutta, mais quand on aime bien, n'est-on pas toujours vaincu d'avance ?

Un jour, à la campagne, un dimanche, dans l'ombre d'un petit bois où nul ne passait, que des hirondelles, Marie dit tristement :

« Tu me caches quelque chose ; cela m'empêche d'être heureuse ! »

Alors, devenant triste aussi, il mit sa tête dans ses mains et laissa prendre le vieux portefeuille. Marie trouva sa lettre et demanda, avec un trouble étrange, comment cette lettre était en la possession de Laurent, et qui donc avait versé cette larme ?

« C'est moi, Marie; tu m'as sauvé quand tu avais neuf ans !... Faut pas m'en vouloir ; n'est-ce pas, tu me pardonnes ? Je n'ai jamais fait de mal depuis ce jour-là. »

Tout fut raconté; deux hirondelles, qui passaient ensemble, virent peut-être une autre larme qui tomba juste au même endroit, larme d'innocence et larme de repentir.

Le soir même, les jeunes époux nous réunirent, ma sœur et moi, sous le globe de verre, d'où j'écris ces mémoires.

M<sup>me</sup> DE STOLZ.

## UN MALENTENDU

Madame Desgranges avait son rhumatisme. Aussi, toutes les habitudes de son petit cercle d'intimes se trouvaient-elles bouleversées; forcément, la veuve du conseiller Froussaud renonçait à ses lundis; mademoiselle Verrière n'allait plus le mercredi les vieilles torchères de sa cheminée; les tables de wisth et de boston ne se dressaient plus, le vendredi, chez mademoiselle Sauterni, et monsieur Douin ne prenait pas encore son parti de voir supprimer ces diverses réunions au profit du seul salon Desgranges; mais, puisque la maîtresse de ce salon y était momentanément retenue, n'était-il point de bonne amitié de ne pas l'y laisser seule ?

M. Douin le comprenait, tout en protestant à part lui, contre cet état de choses passager. Si encore on avait réussi le thé chez madame Desgranges !... Si les jeux de cartes y eussent été plus souvent renouvelés ! Si les lampes s'y fus-

sent trouvées d'un plus fort calibre ! Si le crin des fauteuils eût été moins aplati !... Si !... Si !... Si !...

Mais le confort laissait beaucoup à désirer dans ce salon enfumé, et M. Douin était fort amoureux de ses aises, surtout depuis qu'il ne pouvait plus être amoureux de sa femme, morte en couches d'un enfant qui n'avait point vécu, il y avait bien de cela cinquante ans !

L'insuffisance de l'éclairage contribuait-il à assombrir ce soir-là les idées du vénérable veuf ? Toujours est-il qu'il voyait tout en noir.

« Il gèlera certainement cette nuit ! annonça-t-il en entrant, et ce sera grand dommage. La vendange n'est point terminée, et il reste encore dans les champs pas mal de choses en péril. Mauvaise année ! Mauvaise année ! »

— A qui le dites-vous ? appuya madame Desgranges, à qui le dites-vous ? Jamais mon rhu-



matisme ne m'a tourmentée si tôt, cher monsieur.

— Plaignez-vous donc, vous, qui avez des poumons de fermière et un coloris de jeune femme! gémit la veuve du conseiller. Je voudrais bien vous voir à ma place! Au premier jour, mon asthme va me reprendre, si ce froid-là continue, et alors j'en aurai pour six mois. »

Mademoiselle Valérie Courteux commit alors l'imprudence de trouver ces plaintes un peu prématurées; véritablement, ce n'était encore ni l'hiver ni même sa préface; bon nombre de feuilles vertes restaient aux ramures; les fleurettes émaillaient toujours les champs, et si la bise du matin montrait quelques vellétés d'aigreur, en revanche, le soleil de midi nécessitait l'emploi des ombrelles.

Ce fut contre ces assertions audacieuses une protestation générale qui faillit tourner au tolle.

Mademoiselle Valérie en parlait bien à son aise! Avait-elle donc du feu dans les veines, au lieu de sang?... Après tout, il n'était guère étonnant qu'on souffrit peu du froid quand on s'agitait comme elle, qu'on faisait des promenades de facteur rural et qu'on représentait le mouvement perpétuel, du matin jusqu'au soir. D'ailleurs, elle n'arrivait pas encore à la période *glaciaire*, elle était jeune, elle.

Jeune!... Oui, par comparaison, car les habitudes de cette maison dépassaient tous l'âge mûr; mais si les souffles d'automne respectaient encore le front de mademoiselle Courteux, l'été l'enveloppait de lueurs chaudes qui annonçaient une maturité prochaine.

Valérie courba la tête sous les protestations du vénérable camp, ouvrit sa corbeille de vannerie et en tira son ouvrage. C'était une couverture de berceau destinée au quatrième enfant de sa meilleure amie.

En même temps, les parties de cartes s'organisaient et l'on portait la table de boston devant le fauteuil de madame Desgranges. Elle donna la première et se trompa, ce qui excita les récriminations générales :

« A-t-on jamais vu un pareil guignon! » soupira la veuve du conseiller, « j'avais une misère imperdable! En écartant le sept de trèfle, je pouvais la jouer à cœur. Ces choses n'arrivent qu'à moi.

— Allons donc! protesta mademoiselle Sauterne, c'est moi qui suis lésée! Je vous eusse joliment enlevé votre misère! Voyez plutôt : neuf cœurs par as, roi, dame et valet! As et roi de pique et as de carreau! On dirait vraiment que madame Desgranges l'a fait exprès!

Pendant que la coupable mêlait de nouveau les cartes, Valérie, les doigts plongés dans des flots diaphanes de laine bleue et de laine blanche, oubliait de compter les mailles et se perdait en de vagues rêveries. Elle entrevoyait d'avance, sous

le tissu léger, de petits pieds roses et nacrés, des bras potelés avec une fossette au coude et, mieux que tout cela, un doux visage de chérubin sommeillant, avec de longs cils, une bouche mi-gnonne et des cheveux d'or en auréole... Elle entrevoyait peut-être plus de choses encore, car, insensiblement, l'ouvrage glissa de ses mains sur ses genoux, sa tête s'inclina sur sa poitrine, et un soupir léger s'envola de ses lèvres...

Mademoiselle Verrière qui battait M. Douin au wisth, se retourna et regarda la songeuse d'un œil scrutateur et tout-à-fait expérimenté. Elle comptait vingt automnes de plus que Valérie, mademoiselle Verrière.

Entre chaque coup, pendant que l'on donnait les cartes, il y avait invariablement un bout de conversation :

« L'abbé Duvergier a failli être en retard pour sa messe, aujourd'hui; que pouvait-il bien lui être arrivé?

— Et le sacristain, ma chère! J'ai vu le moment où il n'allumerait qu'un cierge! Il tombe en enfance, je crois, et il se fait plus que temps de le remplacer.

— Ah! bien oui, parlez donc de cela à monsieur le curé! Ce sera une raison pour qu'il le conserve, je vous le certifie! Je n'ai jamais vu un pasteur aussi difficile à conseiller. En vérité, il semble avoir juré de n'en faire qu'à sa tête et de mener la paroisse tout seul.

— Ah! pour ça, j'en peux répondre; soit dit tout-à-fait entre nous, j'avais cru l'obliger en lui insinuant que... ses sermons sont trop courts et pèchent par la rareté des citations latines; que les heures des messes gagneraient à être changées; que les nappes de guipure conviendraient mieux au grand autel qu'à l'autel de la Vierge; que les grands mariages ne devraient jamais se célébrer avant midi; que le sonneur paraissait quelquefois... troublé, les jours d'enterrement; que les confessions ne me semblent pas assez nombreuses dans la paroisse; que...

— Madame est grand-vicaire? interrompit irrévérencieusement M. Douin avec une gravité affectée.

— Si j'étais, Monsieur, les choses n'en iroient pas plus mal. Ça saigne le cœur, quand on est à l'église, de voir combien de détails y sont choquants : une toile d'araignée par ci, un accroc à la soutanelle d'un enfant de chœur par là, un vieux chanoine qui s'endort pendant les psalmodies; une jeune coquette qui tourne les yeux de tous côtés pour quêter l'attention; ah! que de tristes choses à voir.

— Ma foi! reprit le malin vieillard, j'avoue humblement que je n'ai point de si bons yeux. A l'église, je ne vois absolument que le Maître de la maison et mon indignité devant lui. Ce que c'est pourtant que d'être myope!

Au tour suivant, la maladie du directeur des Douanes fut discutée et racontée en détail. C'é-



taut d'une saisissante vérité; rien de plus réaliste! on sentait la chaleur des cataplasmes, la morsure des emplâtres, l'amertume des tisanes, etc., etc. Quand vinrent les piqûres de morphine, Valérie éprouva un tressaillement et laissa glisser trois mailles.

Jusqu'alors, cependant, cette anodine conversation de sacristie et de pharmacie n'avait pu empêcher quelques bâillements de se produire. Mademoiselle Verrière insensiblement gagnée par le sommeil commençait même à perdre sa supériorité; non-seulement, cette fois, monsieur Douin et sa partenaire gagnaient, mais ils gagnaient triple! Madame Desgranges oubliait volontairement de faire remettre du bois au feu et l'huile baissait dans les lampes! Monsieur Douin boutonna son paletot: la conseillère essuya le verre de ses lunettes et mademoiselle Sauterni se tourna vers la porte.

« J'avais cru entendre Catherine apporter le thé, dit-elle pour expliquer ce mouvement.

« En effet, il est dix heures! remarqua la maîtresse de la maison. A quoi pense donc cette fille? Depuis qu'elle se met le mariage en tête, je n'en puis plus obtenir un moment de bon service! »

Elle tendait la main vers le cordon de la sonnette, quand la servante et le plateau apparurent, l'une portant l'autre.

« Mademoiselle, fit à demi-voix Catherine en s'arrêtant devant mademoiselle Verrière, Nannette vous attend avec impatience; elle dit qu'elle meurt de sommeil et qu'elle partira toute seule si vous ne venez pas tout de suite.

— Ah! mon Dieu! s'écria la vieille fille avec effroi, j'y vais immédiatement. Merci, ma bonne. »

Elle se leva pour partir.

« Eh bien! vous ne prenez pas le thé avec nous? demanda madame Desgranges.

— Merci, merci; cela me fait mal aux nerfs.

— C'est-à-dire, cela vous fait mal aux nerfs... de Nannette! rectifia monsieur Douin. Allons, allons, chère mademoiselle, renvoyez Cerbère, je vous remettrai chez vous dans un quart-d'heure.

— Mais c'est que....

— Nannette le trouvera mauvais?... Eh bien! tant pis pour elle, corbleu!

Mademoiselle Verrière pensait:

« Tant pis pour moi surtout » et continuait ses préparatifs de départ; mais le vieillard la retint d'un mot irrésistible:

« Nous n'avons pas encore causé; le jeu est si absorbant! D'ailleurs, j'ai un tas de nouvelles dans mon sac! »

Mademoiselle Verrière se rassit résolument.

« Ma foi, tant pis! se dit-elle; Nannette me recevra comme un chien dans un jeu de quilles; mais si ce prétexte à mauvaise humeur lui avait

manqué, certainement, elle en eût trouvé un autre. »

Tous les yeux s'étaient allumés; toutes les attentions éveillées; on oubliait le froid, l'heure et le besoin de sommeil:

« Comment! vous savez du nouveau et vous tardiez à nous le dire? Mais dépêchez-vous donc, vilain discret. »

Alors, comme un coq parading pour ses poules, monsieur Douin fit mine de lisser son plumage en époussetant quelque peu son paletot et, se levant d'un bond, il se dressa sur l'ergot de ses talons de souliers, au milieu du cercle de femmes qui l'entouraient.

La vie de solitude que menaient la plupart de ces femmes avait-elle donc rétréci leur intelligence à ce point que les puérilités quotidiennes et les infiniment petits pussent seuls y trouver place?...

Non certainement! Des cœurs de veuves et de vierges battaient généreusement; la charité, souvent, y suppléait à d'autres affections; et ces intelligences pouvaient, à l'occasion, s'ouvrir à autre chose que des commérages de petite ville. Mais il est peu sain de ne pas renouveler de temps en temps l'air de son âme, et, tourner incessamment dans le même cercle, fixer sans distraction les yeux sur un seul point, cela porte au sommeil... Et puis, pourquoi hésiter à le dire? l'homme et la femme se complètent l'un par l'autre! Dans les conditions d'existence commune que leur fait le mariage ou la fraternité, ils travaillent mutuellement et à leur insu à leur perfectionnement. Livré à lui-même, l'homme reste trop... homme! Abandonnée à elle seule, la femme se féminise encore et tombe dans la puérilité, à moins qu'un grand talent ou une grande vertu ou une grande foi ne l'en préserve en la maintenant dans les régions supérieures.

Or, si le talent ne faisait pas absolument défaut parmi les intimes de madame Desgranges; si la vertu était loin d'y paraître un vain mot; si la Foi n'y manquait point de bases, toutes ces belles et saintes choses, mises en cage avaient manqué d'espace pour déployer leurs ailes et ces ailes, maintenant paralysées, ne pouvaient plus s'ouvrir!

« Eh bien?... demandèrent d'une seule voix les curieuses.

« Eh bien! chères mesdames, commandez-vous des chapeaux neufs et préparez vos falbalas pour assister... à... un superbe mariage!

— Et lequel? Lequel?

— Celui de mademoiselle Chenu avec l'ingénieur des mines.

— Ah mon Dieu! La belle nouvelle! Voilà trois jours qu'elle est démentie non-seulement par les vieux Chenu grand père et grand mère, non-seulement par les Chenu père et mère, mais encore



par la petite Chenu elle-même qui jure ses grands dieux de n'épouser jamais qu'un blond. »

Monsieur Douin sourit malicieusement : il savait évidemment sa nouvelle apocryphe.

« Excusez-moi d'être si mal informé ! dit-il avec une feinte confusion. Je me croyais pourtant sûr du fait, car c'est le notaire Harroux qui me l'affirmait, en même temps que... »

— Que ?

— Ah ! ceci est un fait positif, par exemple, bien qu'on l'ignore encore.

— Mais quel fait ? Quel fait ? Parlez donc !

— L'achat du Clos-Pommier par l'avocat Douniol qui veut y faire bâtir.

— Ne voilà-t-il pas un beau mystère ! Sa femme le dit à tout le monde !

— Ne voilà-t-il pas une jolie nouveauté : elle se sait depuis hier déjà !

— Ce que vous ne savez toujours pas, reprit le malin vieillard qui réprimait mal son sourire équivoque, ce que vous ne savez toujours pas, c'est le nom du personnage qui se propose d'habiter prochainement la maison Thoumy. Je dis prochainement car les réparations sont terminées, les meubles débballés ; je puis vous l'affirmer comme le tenant de bonne source, le nouvel occupant arrivera demain.

— Ces renseignements-là sont à la portée de tout le monde ; il suffisait de passer devant la maison Thoumy pour les cueillir au vol, mon cher monsieur ; et si vos informations ne vont pas plus loin....

— C'est ce qui vous trompe, mesdames, mes informations vont jusqu'au bout.

— Voyons... fit tout le cercle avec une certaine défiance.

— Le personnage mystérieux qui, de loin, dirigeait la restauration de l'immeuble Thoumy n'est plus jeune, bien qu'il ne soit pas vieux, il n'est point en pouvoir d'épouse, mais on le trouve d'âge et de tournure à n'avoir pas dit encore son dernier mot là-dessus. Sa taille ne dépasse pas une bonne moyenne ; sa barbe grisonne et... il prend du ventre. Une retraite anticipée, causée par une blessure taquine qui se rouvre de temps en temps le ramène parmi nous. Je dis le ramène, remarquez bien le mot.

— Mais alors... il est déjà venu ici ?

— Il y a vu le jour, comme disaient les vieux romanciers.

Mademoiselle Valérie faillit casser ses aiguilles en remettant son ouvrage dans sa corbeille avec des mouvements précipités.

— Mais alors... s'il a choisi et réparé une maison abandonnée pour faire son nid, c'est que des raisons particulières, des raisons de famille peut-être...

— Vous brûlez ! Allez toujours.

Mademoiselle Valérie fit mine de chercher son manteau qu'elle savait fort bien ne point trouver là.

— Ma foi ! Donnons notre langue au chat, mesdames, c'est aussi nous faire trop acheter une mauvaise nouvelle de quatre sous ! fit la veuve du conseiller en remettant ses gants.

— J'ai trouvé ! s'écriait alors triomphalement madame Desgranges ; si j'ai bonne mémoire, ces Thoumy qui sont morts depuis longtemps, avaient un fils, un garçon de belle mine qu'on ne voyait guère ici qu'à l'époque des vacances... Mais, voyons, voyons... mes souvenirs se réveillent... La dernière fois qu'il vint ici, c'était... il y a juste quinze ans... Oui, oui, c'est cela ! Tout le département affluait ici pour le concours régional ; on visitait une exposition artistique, archéologique, minéralogique, tout-à-fait en ique ; on assistait à des représentations de gala au théâtre et l'on dansait chez le préfet.

Mademoiselle Valérie s'approchait de la porte dans un trouble croissant.

— Ce Thoumy portait alors une épaulette à droite... à moins que ce ne fût à gauche : après tout, il en avait peut-être bien deux, c'est un détail que j'ai perdu de vue.

— Il se retire aujourd'hui de l'armée avec le grade de commandant, madame, et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Et, comme pour justifier le proverbe : On revient toujours... vous savez ? C'est le lieu de sa naissance qu'il choisit pour...

— Pour y préparer sa tombe.

— La prédiction n'est pas gaie, madame. Espérons qu'il y préparera autre chose auparavant.

Mademoiselle Valérie avait disparu.

« Tiens ! Valérie a pris les devants ! remarquèrent ces dames. Convenons qu'elle tourne à l'originalité.

— Elle y tourne ?... Dites donc qu'elle est née originale, au contraire, et l'on peut bien prévoir qu'elle mourra de même.

— C'est vrai ; on ne l'a jamais vue faire comme tout le monde. Quand une mode est gênante ou disgracieuse, elle proteste contre elle en ne l'adoptant pas. La mode est la mode, pourtant, il faut bien s'y soumettre.

— Et sa manie d'horticulture ! Dites-moi un peu ce que cela signifie ? Qu'on aime les chats, à la bonne heure, je le comprends ; moi, j'en ai quatre, tous plus jolis les uns que les autres, et il n'est pas dit que je m'en tiendrais là. Qu'on cultive les chardonnerets, les pinsons, les canaris, à la bonne heure ! Cela vous dit quelque chose, cela vous tient compagnie, cela vit ! Mais un tas de fleurs qui ne sentent rien ! Mais un fouillis de tiges et de feuilles à ne pas s'y reconnaître !... Ah ! tenez, ne m'en parlez pas !

— C'est comme pour son oncle ! Est-ce que, dans une maison bien tenue, on devrait tolérer les extravagances d'un bonhomme pareil ? Sa chambre est un antre, mesdames ; son cabinet de travail, un antre ; tout ce qu'il habite, un



antre ! Il y a des pierres sur toutes les chaises, de vieux pots cassés sur toutes les tables, des armes rouillées sur toutes les cheminées, des volumes dépareillés sur tous les rayons. Pas un meuble, pas un coin qui soit épargné ! On entrevoit dans des boccoux un tas de choses qui font horreur, et l'on n'ose avancer le pied au milieu de ces mystères, dans la crainte des surprises dangereuses.

— Et la poussière, donc ! et les toiles d'araignées !... Eh ! bien, Valérie tolère tout cela ! Il faut vraiment qu'elle soit elle-même toquée.

— Oh ! pour toquée !... Croyez-vous qu'elle eût refusé M. Chabouillard si elle ne l'eût pas été ? Un homme riche !

— Oui, mais il n'a jamais expliqué l'origine de son étonnante fortune, remarqua M. Douin.

— Et M. Dumarois ? On l'avait vu mettre honnêtement sou sur sou, celui-là.

— Allons donc ! un avaré qui a laissé ses bien-faiteurs mourir dans la misère et qui eût considéré les forces et la santé de sa femme comme un capital à exploiter dans l'intérêt du ménage.

— Ta, ta, ta... c'est bientôt dit tout cela. Toujours est-il qu'avec tous ses dédains, Valérie monte en graine, et, soit dit entre nous, elle commence, je le crois, à s'en apercevoir avec un certain dépit.

— Eh ! bien, mariez-la, chère madame Desgranges, vous qui mariez tout le monde.

— Excepté vous, cependant, solitaire endurci !

« Mariez-la ! mariez-la !... se répétait la bonne dame en écoutant la porte de la rue se refermer sur ses invités. Mariez-la ! Je voudrais bien voir comment il s'en tirerait, lui ! Valérie est une perfection, malgré ses petites manies, c'est vrai ; mais la dot est mince ; la jeunesse... passée ou à peu près, la beauté... affaire de goût. »

\*\*\*

Quelques jours plus tard, l'installation d'Antoine Thoumy étant terminée, il « passait sa revue, » selon sa propre expression. Un ordre parfait régnait dans sa maison ; chaque chose s'y trouvait militairement à sa place, et tout y reluisait de propreté ; mais l'œil du maître glissait avec mélancolie sur cet ensemble satisfaisant, pas un de ces rayons qui éclairent la physionomie du propriétaire installé n'animait son visage.

Cette maison, vide et silencieuse aujourd'hui, le commandant se la rappelait ouverte à tous venants, joyeusement remplie par ceux qu'il aimait, ensoleillée, vivante !... A l'angle de cette haute cheminée, le grand-père faisait chaque soir sa partie de reversis avec le curé d'alors. Dans l'embrasure de cette fenêtre, la douce grand-mère égrenait son chapelet... Ici étaient suspendues les armes de son père, de ce père dont le souvenir lui restait si vif... A tous les coins de la vieille maison il retrouvait la trace des pas de sa mère,

incessamment active, il entendait l'écho de cette voix toujours tendre et joyeuse... Les charmilles du jardin lui rappelaient les folâtres parties de volants et de cerceaux faites à leur ombre avec une sœur adorée, morte à la fleur de l'âge... Tout un passé de tendresses, d'espérances et d'illusions se dressait devant lui sous le toit paternel... et, en regard de ce passé, le présent décoloré, l'avenir sans affections et sans but lui soufflaient d'amères choses au cœur.

Mais, s'il courbait la tête sous le poids des pensées grises, si les mains croisées derrière le dos, il foulait aux pieds, sans les voir, les feuilles sèches que le vent prenait aux branches, aussitôt un autre pas suivait le sien, une voix qui n'était point celle du souvenir l'arrachait à lui-même.

— Ah ! Seigneur Jésus ! que vois-je ? Monsieur qui se promène, la tête nue par ce brouillard ! Et monsieur n'a rien pris de chaud avant de quitter sa chambre ! J'avais pourtant préparé pour monsieur une tasse de lait à la fleur d'oranger ; mais monsieur ne sonne jamais pour m'avertir qu'il est levé, et je n'ose pas... Monsieur se fera mourir dix ans plus tôt que son âge avec ses imprudences !

Et quand il s'asseyait seul à la table de famille :

« Monsieur a-t-il un coussin sous les pieds ? Monsieur veut-il que je fasse tiédir son eau ? Que monsieur prenne garde aux arêtes, il y en a dans ce poisson !... Ah ! Seigneur Jésus ! comme monsieur mange vite, il va s'étouffer ou s'étrangler pour le moins ! Monsieur ne prend pas l'ombre de précautions, il a bien tort, un malheur est si vite arrivé !

Et s'il voulait sortir :

« Monsieur a-t-il consulté le thermomètre pour le choix de son paletot ? Je crois qu'il va pleuvoir ; monsieur ferait bien de prendre un parapluie et des caoutchoucs, et monsieur ferait encore bien mieux de ne pas sortir, les fluxions de poitrine courent les rues pour le moment, et si monsieur en rencontre une, ma foi !...

Et le soir :

« Est-ce que monsieur ne se couche pas ?... La lecture abîme les yeux et les veilles échauffent le sang, mais monsieur n'y prend point garde ! Je vais bassiner son lit et y ajouter un oreiller ; monsieur a la tête trop basse, c'est malsain ! et dame ! avec le tempérament de monsieur, l'apoplexie... je n'en dis pas davantage. C'est une apoplexie qui a tué le capitaine Husson, il s'obstinait à manger, fallait voir ! Heureusement, il se doutait de la chose et il avait pris ses précautions... Ah ! c'est lui qui a bien reconnu les soins de sa servante ! La voilà rentière, aujourd'hui ! Aussi faut-il entendre chanter les louanges de son bon maître ! Grâce à elle, il s'en ira à la « prospérité. »

Cette incessante persécution d'un dévouement



qui n'était pas sans arrière-pensée exaspérait le commandant :

« Mais, tonnerre de Brest ou de Strasbourg ! se disait-il en prodiguant son juron le plus énergique, suis-je donc devenu une poule-mouillée, un invalide, pour qu'on me traite de la sorte ? Voilà un bombardement à balles de coton qui me fera sauter la cervelle... à moins que je ne fasse auparavant sauter cette mitrailleuse par la fenêtre ! Ah ! si elle n'était point la fille de ma pauvre vieille nourrice !... Si la bonne femme, en mourant ne m'avait point arraché la promesse de recueillir son rejeton !... »

Le commandant voulut renouer tout ce qui restait pour lui des anciennes attaches. Il s'informa des amis perdus de vue, des vieilles connaissances à demi oubliées ; mais, là comme partout, le temps accomplissait son œuvre, beaucoup de places restaient vides, la mort avait enlevé plusieurs de ceux qui les occupaient jadis ; les exigences de position, les carrières à parcourir avaient dispersé la plupart des autres ; bien peu répondirent à l'appel de leur nom, et le commandant put se considérer presque comme un étranger au milieu de ses concitoyens.

Cependant, parmi les portes auxquelles il aurait pu frapper, il s'en trouvait une qu'il évitait de parti pris. Cette porte s'ouvrait au milieu d'une grille massive sur une petite cour fleurie précédant une maison tout enguirlandée de plantes grimpantes ; à travers leurs verdoyants festons et leurs astragales multicolores, on entrevoyait le mouvement de l'intérieur par les fenêtres souvent ouvertes ; ce mouvement se bornait aux allées et venues d'un petit vieillard parcheminé qui trouvait sans doute le temps trop précieux pour le perdre à tailler sa longue barbe et ses cheveux incultes ; il déplaçait et fouillait des manuscrits poudreux ; il examinait et classait d'innombrables échantillons de botanique et de minéralogie, et sa loupe à la main, son bonnet de soie brune rejeté en arrière, il écartait impatiemment de son passage une femme sur le déclin de la jeunesse qui s'empressait autour de lui :

« Valérie, tu me gênes, ma petite ! Tes longues jupes et tes manches à falbalas ne sont pas à leur place parmi mes collections ; tu vas me bouleverser quelque chose, certainement ! Retourne à ton parterre ! Retourne à ton parterre ! »

Et Valérie retournait à son parterre, à ses broderies, à ses souvenirs, car elle avait assez vécu déjà pour regarder en arrière, et ce qu'elle y retrouvait ne lui mettait pas toujours le sourire aux lèvres.

A certains anniversaires, quand elle voyait les foyers de famille s'éclairer, qu'elle entendait l'écho des éclats joyeux, qu'elle devinait les effluves d'affection enveloppant les pères et les mères, les frères et les sœurs, alors elle voulait se reconstituer aussi un semblant de famille, elle

s'approchait du vieillard, l'émotion dans la voix, le sourire aux lèvres :

« Oncle Philémon, c'est aujourd'hui la nouvelle année, ne voulez-vous pas que nous la commençons par un échange de bons souhaits ? »

Ou bien :

« Oncle Philémon, voici Pâques qui resplendit. N'irons-nous pas ensemble à l'église chanter *Alleluia* ? »

« Oncle Philémon, voici venir votre fête, j'ai cultivé pour vous soigneusement les fleurs que voici ; ne me donnerez-vous pas en retour deux bons baisers ? »

« Oncle Philémon, c'est le jour des Morts... Voici des immortelles à porter au cimetière, n'y monterez-vous pas avec moi prier et vous souvenir ? »

Quel droit pouvait-il bien avoir à se nommer Philémon, ce vieux savant, qui n'eût même point remarqué Baucis en la heurtant du coude ?

A ces tendres injonctions, s'il ne répondait pas crûment : « Tu me gênes ! » il se montrait du moins peu sensible ; en grande hâte et comme à regret, il prêtait sa joue sèche aux lèvres de Valérie pour la reprendre bien vite, oubliant de rendre le baiser reçu, et il se replongeait dans ses bêtes mortes, dans ses petits cailloux et dans ses herbes desséchées.

Cette vie à deux n'était donc pas autre chose qu'une solitude déguisée ; aussi Valérie cherchait-elle au dehors un peu de ce qui lui manquait chez elle. Inutile à son oncle, elle sortait beaucoup, quoique ses relations mondaines ne fissent qu'étourdir sa mélancolie sans la guérir, et volontiers elle prenait son vol vers les quelques amis qui l'appelaient parfois à la campagne.

Cette année-là, le mois de novembre était si beau qu'on s'attardait aux champs. Valérie voulut y porter à madame Genevoix la couverture blanche et bleue terminée chez madame Desgranges. Elle monta donc un matin, avant le lever du jour, dans l'espèce de patache qui conduisait à Seunnué.

Un homme s'y trouvait installé, le visage masqué par un pan relevé de son manteau, il paraissait dormir.

« Quel ennui ! pensa Valérie, j'eusse été si bien toute seule ! »

« Peste soit du contre-temps ! se dit le voyageur moins endormi qu'il n'en avait l'air, je ne pourrai pas fumer. »

— Ah ! mon Dieu ! ce monsieur se fait suivre d'un arsenal ! poursuivit mademoiselle Courteux en découvrant une dague et un fusil dans le filet de la voiture ; c'est Nemrod en personne.

— Sapristi ! un carton, deux cartons ! remarqua l'inconnu. Cette dame voyage pour la dentelle, je suppose. »

Au bout d'un instant, Valérie croyant toujours



au sommeil de son compagnon, ouvrit la coquille de nacre qui renfermait son chapelet.

« Une dévotion ! se dit l'étranger ; bon ! tout à l'heure elle me conviendra à répondre *Amen*. »

Et cette fois, il s'endormit pour tout de bon ; mais une voix insupportable le poursuivait dans ses rêves ; il lui semblait entendre :

« Monsieur devrait s'acheter un bonnet de coton et une boule à eau chaude pour le voyage. Que Monsieur s'enrhume et il est capable d'en... »

« Tonnerre de Brest et de Strasbourg ! » balbutia le dormeur en s'agitant.

« Un païen ! pensa Valérie »

La voiture roulait toujours mais lentement, et comme si les chevaux n'eussent voulu rien perdre d'une ballade sentimentale que fredonnait le conducteur.

Au bout d'une heure, cependant, la patache s'arrêta devant une auberge.

« Quel bonheur ! se dit mademoiselle Courteux, je vais rester seule ; c'est ici que ce monsieur descend, bien sûr. »

« Enfin ! murmura le voyageur, cette dame est arrivée ! Je souhaite bonne chance à ses cartons. »

Mais ni l'un ni l'autre ne bougèrent. Les chevaux changés, la voiture repartit.

Le dormeur écarta un peu le pan du manteau qui lui couvrait le visage, et risqua un regard curieux du côté de sa voisine ; le crépuscule du matin qui grandissait d'instant en instant lui permit d'analyser quelques lignes principales.

« Le voile cache le front et les yeux mais le nez semble trop effilé ; peu de bras, guère d'épaules... femme maigre ; un laideron, certainement. »

« Voilà une oreille bien rouge », remarquait mademoiselle Courteux ; ce monsieur tient une place !... quelque égoïste gourmand, je gage. »

Enfin, le soleil se dégaga des brumes de l'Orient ; ses rayons fauves glissèrent à travers les glaces maculées de la patache et les objets perdus dans la pénombre en émergèrent successivement.

Les regards des voyageurs se rencontrèrent ; on eût dit qu'un même choc les secouait à la fois.

« Mais... c'est lui ! » se dit Valérie.

« Mais... c'est elle ! » constata monsieur Thoumy.

« Mademoiselle Courteux, si je ne me trompe ? ajouta-t-il tout haut en se découvrant la tête.

« Monsieur Antoine Thoumy ? si j'ai bonne mémoire ? lui fut-il répondu.

La conversation s'engagea forcément, mais terne, embarrassée, laborieuse. Il n'eût pas dû en être ainsi cependant, car les communs souvenirs des voyageurs pouvaient leur fournir de quoi l'alimenter abondamment...

Jadis leurs deux familles étaient liées ; quand

l'époque des vacances ramenait le grand lycéen dans sa petite ville, il se réjouissait d'y revoir une petite fille blonde charmée de son retour... et plus tard, quand il porta fièrement l'épaulette de lieutenant, la même petite fille devenue jeune demoiselle dansa son premier quadrille avec lui... quel quadrille ! Antoine ne l'avait point oublié ; mais Valérie s'en souvenait aussi bien que lui...

On ne s'en fût guère douté à ce moment toutefois.

La patache cessa de rouler en face d'une avenue de châtaigniers au fond de laquelle se dressait une maison de belle apparence.

« Me séparerai-je d'elle sans lui dire au revoir ? se demanda le commandant.

« Adieu, monsieur, fit Valérie sautant sur le chemin sans effleurer le marche-pied.

— Comment, mademoiselle, c'est ici que vous descendez ? demanda le chasseur en débarquant son fusil.

— Comment, monsieur, vous voici au terme de votre voyage ? questionna Valérie en rassemblant ses cartons.

— Oh ! moi, je viens passer quelques jours à la Châtaigneraie chez mon ami Genevoix ; mais vous, vous vous rendez probablement...

— A la Châtaigneraie, chez mon amie madame Genevoix, pour une semaine. »

Est-ce du dépit ou de la satisfaction que cette double découverte causa aux deux interlocuteurs ? Peut-être ne l'eussent-ils pas démêlé facilement eux-mêmes ; toujours est-il qu'elle ne les laissa point indifférents.

Ainsi se renouèrent fortuitement les relations d'autrefois. Sans doute leur nouveau cadre, les continuel rapprochements qu'amène un séjour à la campagne, l'intimité qui s'établit naturellement entre gens qui vivent côte à côte, de la même vie sous le même toit, tout cela semblait devoir rendre aux hôtes des Genevoix leur ancienne expansion.

Il n'en fut rien cependant ; attirés l'un vers l'autre par une sympathie mutuelle, au moment où ils allaient s'y livrer, ils faisaient en même temps un mouvement de recul et l'on eût dit qu'un obstacle mystérieux, un inexplicable malentendu les séparait pour toujours.

Madame Genevoix observait ce continuel contre-sens avec des yeux tour à tour mélancoliques ou joyeux. Un changement singulier s'était aussi produit dans ses manières : ordinairement très-réservée devant témoins avec son mari, elle se laissait aller devant ses nouveaux hôtes, à toutes les conjugales effusions que peut se permettre une femme bien élevée ; elle était complaisamment ses bonheurs maternels et se parait enfin de toutes ses joies de famille avec une ostentation qu'on ne lui connaissait pas.

« Combien Cécile est heureuse, pensait Valérie avec attendrissement. Mon Dieu, je vous remer-



cie pour la part si large que vous faites à mon amie. »

« Vraiment ces époux modèles devraient un peu ménager les pauvres célibataires ! se disait Antoine Thomy. Que diable, si l'on a la moindre générosité d'âme, on ne fait point ainsi parade de son opulence devant la misère d'autrui. »

« Eh ! bien, cela commence-t-il à changer ? demandait tout bas monsieur Genevoix à sa femme. »

« Je te dis que l'étincelle dort sous la cendre depuis quinze ans ! il suffira du moindre souffle pour la rallumer. Tu verras ! »

Monsieur Genevoix ne devait pas encore assister à l'incendie ; car mademoiselle Courteux quitta la Châtaigneraie, aussi froide en apparence que le sphinx de granit commis à la garde de l'avenue ; et le commandant parut prendre très-philosophiquement son parti de ce départ.

Cependant, quand il regagna sa ville natale, il lui devenait impossible, sous peine d'impolitesse, de continuer à boudier la maison enguirlandée. Il le comprit, et s'y présenta de temps en temps. Le vieil oncle daignait parfois interrompre ses analyses et déposer sa loupe pour le recevoir ; le chien de garde finit par ne plus aboyer à son arrivée, et quand le printemps refleurit, mademoiselle Courteux lui permit d'assister à ses opérations horticoles. Un jour même, il lui offrit une collection de verveines qu'elle accepta et prétendit l'aider à remplir de lilas blancs la cheminée de la bibliothèque. Le parfum de ces fleurs était capiteux sans doute, car il fit monter le sang au visage du commandant ; mais à mesure que s'empourprait ce visage, celui de Valérie palissait visiblement.

« Se souviendrait-elle comme moi ? se demanda l'officier qui s'en aperçut. Ah ! si elle l'avait voulu ! »

« Chassons l'image des illusions envolées... se disait en même temps mademoiselle Courteux ; ce soir-là, j'avais cru..... mais il n'y songeait point ! »

Or, cette soirée à laquelle faisaient allusion leurs communs souvenirs remontait loin... elle datait de ce mémorable concours régional dont parlait encore madame Desgranges, de ce bal du Préfet où Valérie avait dansé son premier quadrille avec Antoine...

Ce qu'ils s'étaient dit, ce qu'ils s'étaient promis entre la première figure et le galop final, leurs lèvres ne l'avaient point proféré ; mais Valérie avait senti qu'un grand bonheur l'envahissait et que son avenir se décidait en ce moment.

Le bal finit trop tôt. Tandis qu'elle s'enveloppait de sa pelisse, au vestiaire, l'officier s'inclina devant elle :

« Est-ce un adieu ? » fit-elle sans y croire.

— Il dépendra de vous que je passe tout mon

semestre ici... ou que je retourne à ma garnison sans profiter de mon congé... répondit-il d'une voix à peine intelligible. Je vous reporterai demain moi-même les *Études de la Nature* que vous avez prêtées à ma sœur ; de grâce, ouvrez-les et... »

Un flot de gaze, de dentelles et de rubans qui roulait devant lui emporta le reste de sa phrase.

Le lendemain, l'officier vint brusquement interrompre un tête-à-tête de la jeune nièce et du vieil oncle ; oui, dès cette époque il était fort vieux, le savant homme ; on ne l'avait jamais connu autrement.

« Que tenez-vous donc à la main ? demanda-t-il au visiteur ; ah ! les *Études de la Nature* ; donnez que je les remette à leur place. »

Et tandis qu'il les casait au grenier de sa bibliothèque, Antoine faisait à Valérie un geste expressif et désespéré... qu'elle ne comprit point. Elle avait oublié la recommandation de la veille.

Les préparatifs d'une toilette l'occupèrent tout le reste du jour : elle devait assister le soir même, à une représentation des *Noces de Jeannette*. Elle y aperçut de loin l'officier qui la regardait avec une étrange expression de douleur et d'étonnement.

« Qu'a-t-il donc ce soir ? se demanda-t-elle ; est-ce qu'il ne me trouve point jolie dans ma robe rose ? Il me dira cela demain. »

Mais le lendemain l'officier avait quitté la ville où on ne le revit que longtemps après, le jour de l'enterrement de sa mère. Aussitôt la cérémonie, il reprenait le chemin de sa garnison.

Voilà quels souvenirs à la fois mêlés d'âpres saveurs et de suaves émotions affluaient en même temps au cœur des deux êtres silencieux dont les mains se rencontraient involontairement à travers les grappes de lilas... Un moment leur intensité fut si puissante que Valérie abandonna la gerbe odorante et se laissa choir dans un fauteuil plutôt qu'elle ne s'y assit.

« Ah ! si vous vous en étiez coiffée ce soir-là ! s'écria tout à coup le commandant ; si vous aviez mis votre robe blanche ! »

— Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas ?... Vous avez donc oublié tout !... Oui, tout... même cela ?

— De grâce, expliquez-vous ! Je ne puis deviner à quoi vous faites allusion. »

Le commandant resta interdit. Puis, comme frappé d'un trait de lumière :

« Mais vous n'aviez donc pas lu ?... »

— Lu quoi ?... »

Sans répondre, il se précipita d'un bond vers les rayons chargés de livres, découvrit d'un coup d'œil celui qu'il cherchait, le saisit fiévreusement et l'ouvrit en le secouant. Ce livre dormait là, sous la poussière, fermé depuis quinze ans. Il avait pour titre : *Études de la Nature*.



Une mince feuille de papier, jaunie par le temps, s'en échappa.

Valérie la saisit au vol :

« Lisez ! lisez enfin ! » répétait l'officier.

« Chère petite amie d'enfance, il s'échangea entre ma mère et le vieil oncle d'intéressantes confidences à notre sujet... mais je ne veux pas tenir mon bonheur de votre obéissance ; je ne l'accepterai que de votre libre vouloir... Je me sens trop ému pour oser vous aborder ce soir devant une salle comble... mais coiffez-vous d'une grappe de ce lilas blanc qui fleurit sous votre fenêtre ; revêtez cette robe de mousseline qui vous fait ressembler à une madone... et... cette toilette sera pour moi celle des fiançailles. »

Et Valérie s'était habillée de rose !!

Cette révélation la foudroya. Tout le bonheur qui eût tenu pour elle dans ces quinze années de secrets souvenirs lui apparut comme un éblouissant météore ; elle ferma les yeux ; et si un bras fort quoique tremblant ne l'eût entourée avec tendresse, elle fût tombée sur le parquet.

Et voilà comment, deux jours plus tard, madame Genevoix sautait franchement au cou de son mari en s'écriant : « J'ai gagné. »

Voilà comment le vieil oncle, en donnant son consentement au mariage de Valérie avec monsieur Thoumy put se dire tout bas : « Je prendrai sa chambre pour y loger les granits, les porphyres et les quartz ; décidément, je manquais de place. »

Voici comment monsieur Douin peut répéter au cercle Desgranges : « Commandez-vous des chapeaux neufs et préparez vos falbalas. »

Voilà comment l'officier rajeunit à vue d'œil en hâtant de tous ses vœux l'arrivée du grand jour, et comment mademoiselle Courteux commence à recouvrer un juvénile embonpoint.

Quant à madame Desgranges, elle donne à entendre... qu'elle est pour quelque chose dans ce mariage.

MÉLANIE BOUROTTE.

## A UN GRAVE ÉCOLIER

Monsieur l'écolier sérieux,

Vous m'aimez encor, je l'espère ?

Levez un instant vos grands yeux,

Fermons ce gros livre ennuyeux,

Et souriez à votre père.

Il est beau d'être un raisonneur,

De tout lire et de tout entendre,

De remporter les prix d'honneur...

C'est, je crois, un plus grand bonheur

D'être un enfant aimable et tendre.

Lorsqu'on a fait tout son devoir,

Que la main est lasse d'écrire,

Quand le père est rentré, le soir,

Avec les sœurs, il faut savoir

Jouer, causer... et même rire.

Avant de savoir l'allemand,

La physique et le latin même,

Aimez ! c'est le commencement :

Aimer sans honte et vaillamment,

Aimer tous ceux qu'il faut qu'on aime !

Les vrais bons cœurs sont transparents

On y voit toutes leurs tendresses.

Ah ! chers petits indifférents,

Gâtez un peu vos vieux parents !

Leur bonheur est dans vos caresses !

VICTOR DE LA PRADE.



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## PERDRIX AUX CHOUX

Troussez et ficelez une ou deux perdrix, faites revenir dans une casserole du lard coupé en petits morceaux carrés, laissez-le prendre couleur et retirez du feu.

Passez les perdrix dans la graisse du lard jusqu'à ce qu'elles aient pris une belle couleur dorée; mettez un peu de farine et tournez; mouillez d'environ deux verres de bouillon; ajoutez bouquet garni, les lardons, pointe d'ail hachée, un peu de laurier, girofles, poivre et sel.

Laissez cuire une heure et demie. Faites cuire à part un chou de Milan avec un morceau de lard de poitrine dans assez d'eau pour qu'il en soit couvert.

Quand votre chou est cuit, faites-le égoutter.

Retirez la perdrix de son jus et placez-y les choux, que vous y laisserez bouillir environ un

quart-d'heure. Ajoutez alors la perdrix. Faites cuire dans la poêle, avec un peu de beurre frais, des petites saucisses. Dressez sur un plat: les choux d'abord; placez dessus votre perdrix et couronnez des saucisses et du lard cuit avec les choux que vous aurez coupés en tranches.

★ ★

## COMPOTE DE POMMES

Pelez-les, ôtez-en les pépins, coupez-les en quartiers et faites-les cuire dans une casserole avec de l'eau, du sucre, un peu de zeste de citron en les arrosant de leur sirop. N'employer, autant que possible, que des reinettes bien saines.

★ ★

## COMPOTE DE POIRES

Même procédé que pour la précédente; substituer la cannelle au citron.

## REVUE MUSICALE

Le 1<sup>er</sup> Novembre. — Zimmermann.  
L'Album de *Piano-Revue*. — Le maître de musique.

Tant que le ciel envoie à la campagne le moindre rayon de soleil, tant que les dernières feuilles sèches restent suspendues aux arbres, le Parisien n'abandonne pas la vie des champs, qu'il pleuve, neige ou gèle. C'est une vieille coutume à laquelle nous sommes presque tous restés fidèles. Mais quand le 1<sup>er</sup> novembre a sonné le glas des beaux jours, la foule arrive par toutes les routes, les chemins de fer sont envahis; il se fait dans notre grande capitale un mouvement indescriptible. Avant l'époque du retour, les concerts sont sans intérêt et la plupart des théâtres sans public. Aussi allons-nous offrir aujourd'hui à nos lectrices une courte biographie de Zimmermann, cet excellent musicien qui devint si populaire, qui forma tant d'élèves remarquables, et dont le nom et les études sont restés dans toutes les mémoires.

Zimmermann a laissé, comme professeur, une réputation célèbre. Nul maître n'a exercé une plus salubre influence sur le progrès musical. Sa parole et ses conseils faisaient autorité. Musicien très-érudit, homme d'esprit et de goût, sa nombreuse clientèle lui donnait ses grandes entrées dans les premiers salons de Paris. Et l'on peut affirmer que par le prodigieux rayonnement de ses élèves et des grands artistes formés à son école, Zimmermann a été un des rares initiateurs du piano. Admis au Conservatoire, il étudia sous la direction de Boieldieu, dont les œuvres instrumentales étaient fort appréciées. Zimmermann fit de fortes études d'harmonie avec Rey et Catel. En 1802, il eut le premier prix dans la classe de ce maître. Un peu plus tard, il devint l'élève de Cherubini, dont il devait garder les grandes traditions et le style sévère. En 1816, Zimmermann fut nommé professeur d'une classe de piano. Il devint plus tard professeur de fugue et de contre-point. Il prit part, comme virtuose fort admiré, aux superbes



concerts de la Catalini. Mais, trop recherché comme professeur, il ne consacra que ses loisirs à la composition, et se voua uniquement à l'enseignement. Les preuves non contestées de sa haute science, le cercle brillant qui grandissait autour de lui, le décidèrent à ouvrir ses salons. Il fallait avoir des liens sérieux avec la famille Zimmermann, ou une très-haute notoriété artistique pour être admis sur le programme de ses fêtes qui se donnaient square d'Orléans, Dupré, Thalberg, Chopin, Liszt, Sivori, de Bériot, Kalbrenner, Lablache, Tamburini, Mario, Rubini, Levassor; mesdames Rossi, Falcon, Sontag, Frezzolini, Viardot prenaient une part active à ses concerts, souvent improvisés.

Les réunions intimes, où madame Zimmermann et ses filles se montraient pleines de grâce et d'empressement, se composaient d'une foule d'hommes de lettres. Gauthier, Dumas, Musset, étaient souvent condamnés à réciter leurs dernières poésies. En 1848, Zimmermann prit sa retraite de professeur de piano au Conservatoire. Musicien de grand savoir, d'un goût très-délicat, éclectique, n'ayant aucun parti pris d'hostilité contre les tendances novatrices, Zimmermann tenait ses élèves au courant de toutes les œuvres de valeur réelle, sans souci du nom de l'auteur ni de la provenance d'école; il se faisait même un point d'honneur de mettre au jour les noms d'artistes méritants, mais ignorés; sa classe et ses salons ont donné un point d'appui à nombre de réputations: Ch. Alkan, Massé, Charlot, Bizet ont reçu des leçons de contre-point et de composition de Zimmermann. Cholet, les frères Déjazet, Fessy, Graziani, Honoré, Demaric, Collignon, Ambroise Thomas, Prudent, Gorla, Lefebure, Ravina, Louis Lacombe et mademoiselle Joséphine Martin, l'élève affectionnée de Zimmermann, ont été dirigés dans leurs études par le savant professeur.

Malgré le nombre infini de ses disciples, le grand musicien ne voulut pas se désintéresser complètement des œuvres d'imagination. Son opéra de *l'Enlèvement*, donné en 1830 à la Salle Ventadour, chanté par madame Pradher, Féréol et Cholet, contenait de réelles beautés. Zimmermann a encore écrit deux messes solennelles avec orchestre, et laissé en manuscrit l'opéra de *Nausica*. La science du grand contre-pointiste et de l'élève préféré de Cherubini a marqué sa trace dans les morceaux d'ensemble, les chœurs et l'orchestration. Quant à l'œuvre de piano, elle comprend de nombreuses variations et rondos sur les opéras d'*Emma* et du *Serment* d'Auber. Des variations sur les romances si connues :

S'il est vrai que d'être deux.  
Il est trop tard.  
Le bouquet du romarin.  
La Gasconne.

des contredanses variées, deux recueils d'étude très-mélo-diques, dédiées à la princesse Marie; une excellente sonate dédiée à Catel; deux con-

certos, le premier dédié à Cherubini; enfin l'*Encyclopédie du Pianiste*, cours théorique et pratique où Zimmermann a condensé le fruit de sa longue expérience, véritable Code musical du virtuose et du compositeur. La deuxième partie comprend un Cours d'harmonie, de contre-point, de haute composition, et l'ensemble de la méthode reste une preuve victorieuse de l'excellence de l'enseignement de Zimmermann.

Décoré de la Légion d'honneur, au milieu de sa brillante carrière et à une époque où l'on n'était pas prodigue de cette distinction, retiré de l'enseignement et de la vie militante du professeur, en 1848, Zimmermann ne survécut que cinq ans à son départ du Conservatoire, c'est-à-dire jusqu'au mois de novembre 1853.

Zimmermann avait une physionomie aimable et douce, rehaussée d'une grande bienveillance. Il était à la fois un excellent maître et un ami dévoué; la foule recueillie qui suivit sa dépouille mortelle, s'associa à la douleur de la famille et à celle de ses illustres gendres Gounod et Dubuffe. Le culte de sa mémoire est resté vivant dans le cœur de ceux qui l'ont connu et des nombreux artistes qui lui doivent le talent et la célébrité.

M. Marmontel, l'éminent musicien, l'un de ses bons élèves et son ami dévoué, consacre à son savant professeur, dans un recueil biographique, un article très-long et très-intéressant sur les mérites de Zimmermann.

♦♦

Le beau volume de *Piano-Revue*, dont nous avons dit quelques mots le mois dernier, est entre nos mains. Nous l'avons parcouru en entier, et nous pouvons affirmer qu'il est en tous points digne de figurer dans les meilleures collections. De même que celui de l'année dernière, il se compose d'environ cent morceaux de choix, variés avec la plus remarquable intelligence, comme genre et comme degré de force. Le facile, le moins facile et le difficile s'y donnent la main. Le gai rondo succède au grave adagio; la sémi-lante polka précède la valse expressive. Nous ne pouvons nous arrêter à chacune de ces nombreuses pièces, tout le journal y suffirait à peine; cependant nous tenons à en citer un certain nombre, afin que nos lectrices puissent se rendre compte de l'importance et de la valeur réelles de cette publication.

Dans la catégorie des pages sérieuses du recueil, mentionnons d'abord plusieurs *menuets*, et la première *Bagatelle*, op. 126, de Beethoven; une délicieuse *romance* sans paroles, de Hummel; un *Adagio* de Schubert, op. 145; un autre de Haydn, n° 1, transcription inédite de M. Vautrin; la *Marche Funèbre*, extraite de la sonate, op. 35, et la *XVI<sup>e</sup> mazurka*, de Chopin, op. 24; plusieurs numéros des *Brisés d'Orient*, de F. David, et



particulièrement celui dédié à madame Jenny Montgolfier, la grande pianiste Lyonnaise qui fut la contemporaine de l'auteur du *Désert*.

Le beau nocturne de salon, *Nuit d'Asie*, op. 80, de Marmontel; la *Chanson Polonaise*, d'Ed. Wolf, op. 196; plusieurs numéros des *Heures d'Harmonie*, d'Oscar Comettant; *Intimités*, chanson des mouches, composition des plus originales par A. E. Vaucorbeil; *Chanson Espagnole*, op. 100, de Eugène Ketterer; *La Sensitive*, rêverie, op. 246, par A. de Kontski; *Sérénade Arabe*, op. 87, de R. Billema; *Chants du soir*, n° 4, par L. Vercken; *La Seconde ballade*, op. 18, de Tony Rieffler; et enfin, pour clore cette longue liste, un charmant *Menuetto*, de F. Kuhlau, sont encore des compositions de premier ordre.

Il nous reste à jeter un rapide coup d'œil sur la musique d'un caractère plus léger, quoique due aux compositeurs les plus distingués en ce genre. Ainsi, les *quadrilles* d'Arban, de Musard, de G. Lamotte et de H. Duvernois; les *valse*s de Strauss, de I. Wolf, de Mattiozzi, de Laurent Rollander, de Tony Rieffler; les *mazurkas* d'Arban, de Rousseau, de Louis Dessaux; de nombreuses *polkas*, et deux *galops* brillants de F. Wagner et de J. Javelot, forment une collection de danses des plus variées. On remarquera aussi plusieurs *ouvertures* d'opéras très-intéressantes.

On voit par ce qui précède, combien doit être avantageux un tel ouvrage, et nous ne saurions conseiller pour une jeune fille un cadeau d'étrennes à la fois plus utile et plus élégant.

Le prix de cet album : 10 francs pour Paris, 12 francs pour les Départements, est tellement au dessous de la valeur intrinsèque qu'il représente, que nous n'hésitons pas à croire qu'aucune autre publication de ce genre puisse rivaliser avec lui, pour la beauté du format, le luxe et le bon marché de l'édition. Richement relié et doré sur tranches, ce volume est destiné à flatter le regard autant que l'intelligence.

Pour le recevoir par la poste en France, il suffira d'envoyer un mandat de poste de 12 fr. au bureau du *Journal des Demoiselles* et à l'ordre du Directeur.

Pour les autres pays, voir l'annonce mise sur la couverture du numéro de ce jour.

Nous recommandons aussi à nos lectrices l'importante publication du journal intitulé : *Le Maître de musique, cours pratique de piano*, paraissant deux fois par mois. Placé sous la direction de madame Emmeline Raymond, artiste à laquelle s'est adjoint le concours d'une autre distinguée, mademoiselle Charpentier, ce journal, par le genre exceptionnel de sa rédaction, sera surtout indispensable aux personnes que leur éloignement des capitales tient à l'écart des leçons, comme à celles qui, par des motifs quelconques, sont privées de professeurs.

On reçoit, deux fois par mois, un fort numéro, contenant toujours une œuvre importante, quelquefois deux, de nos maîtres célèbres, tels que : Beethoven, Haydn, Mozart, Haendel, Mendelssohn, Dussek, Boccherini, Schubert, Gluck, Magnier, etc.

Ces morceaux, qui varient de 10, 15, 20 à 25 pages et même plus, forment à la fin de l'année un recueil d'une grande valeur. Ils sont tous échelonnés pour chaque degré de force, et de genres différents, quoiqu'essentiellement classiques.

Il s'y trouve des études, des sonates, des symphonies, des menuets, des rondos, des thèmes variés, des romances, des fragments d'opéras anciens, de sorte qu'à elle seule, cette publication peut former la bibliothèque d'artiste la mieux composée.

Mais ce qui lui donne un grand avantage, ce sont les quatre pages de texte qui l'accompagnent, et qui renferment, clairement démontrée, la leçon du professeur.

Mademoiselle Adeline Charpentier, par son habile rédaction, autant que par sa connaissance approfondie du sujet qu'elle traite, a su rendre agréable un travail rempli d'aridité.

Joignant l'exemple écrit aux conseils du maître, le texte donne des annotations renvoyant aux passages difficiles, et la reproduction minutieusement doigtée de ceux qui pourraient mettre l'exécutant dans le chemin de l'erreur.

Il s'y trouve aussi de la musique à 4 mains.

On s'abonne à la librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob, Paris, moyennant 20 fr. par an, 10 fr. pour six mois et 5 fr. pour trois mois.

L'impression est très-belle et l'édition des plus soignées.

MARIE LASSAVEUR.





## CORRESPONDANCE

## FLORENCE A JEANNE

Quel vent glacial, ma chère Jeanne ! les ramures dépouillées ne peuvent qu'à demi nous servir d'écran contre lui ; nos murailles, sur lesquelles il se brise, excitent sa rage et il s'engouffre dans nos couloirs, il s'insinue perfidement dans nos chambres ; il nous poursuit jusqu'au coin du feu où nous grelottons grâce à son méchant souffle ! Mais je sais un moyen de le défier et...

Bon ! Voici le moyen qui entre sous la forme d'un paquet de bourrelets, que vient poser sur toutes les fentes de mon logis le tapissier chargé de ce soin. Il faut laisser ma plume :

Les petits coups de marteau ont cessé, je rentre en possession d'un peu de silence et de solitude ; je rouvre mon écritoire et je constate avec satisfaction que le vent ne souffle plus sur mes doigts empressés à réparer le temps perdu. Le tapissier continue son œuvre bienfaisante dans toutes les autres pièces de la maison, et je me réjouis à la pensée du mauvais tour que nous jouons aux courants d'air. Mais ce n'est pas d'eux qu'il doit être question entre toi et moi ; aussi vais-je...

Seconde interruption !... Cette fois c'est le fumiste qui vient installer un calorifère. Oui, chère amie, tu lis bien : un calorifère ! Je me donne ce luxe qui, après tout, n'est pas du luxe mais du confort. C'est une surprise dont je régalerai mon mari à son arrivée. Il a toussé beaucoup l'hiver dernier, je veux prévenir le retour de ce vilain rhume par toutes ces précautions. Ah ! les chers miens ne s'enrhumeront point par ma faute ! Mais ce n'est pas pour l'entretenir de leur bien-être présent et futur que j'ai commencé ce griffonnage ; et... qu'est-ce encore ?

C'était ma cuisinière, un cordon bleu de bourgeoisie pénétrée de son importance et de sa valeur au point d'en persuader autrui ; la ruche de son bonnet se dresse invariablement en crête, et la grosse fille, devant ses fourneaux, a pris une majestueuse façon de tourner sur elle-même, qui

rappelle à mon fils le paon faisant la roue. En ce moment, la crête me semble moins audacieuse que d'habitude, cependant, mauvais signe ! Catherine a certainement quelque méfait sur la conscience.

Je tremble d'entendre sa confession.

Il y avait bien de quoi trembler : sous prétexte qu'une rage de dents l'a fait arriver trop tard à la boucherie, et que les cuisinières du Juge de paix, du Président et du Maire ont indécatement profité de ce retard pour enlever les bons morceaux, Catherine m'annonce que nous devons nous passer de rôti à diner.

Ainsi, voilà mes enfants condamnés au bœuf bouilli, cet aliment insipide complètement dépouillé de sucs nutritifs ! Heureusement, je les en dédommagerai demain par des côtelettes saignantes. Mais je suis aujourd'hui d'un prosaïsme effrayant ! Ce terre-à-terre m'alarme sur l'état de mon intelligence... n'ai-je donc à traiter avec toi que des questions de pot-au-feu ?... Non, rassure-toi ; ce n'est pas pour cela que...

Encore une interruption ! je ne pourrai pas achever cette lettre aujourd'hui, certainement. C'est ma faute : j'aurais dû l'écrire de grand matin, au lieu de me lever tard comme une paresseuse, sous prétexte que je n'avais pu fermer l'œil de toute la nuit. Quand une maîtresse de maison n'a point profité des premières heures de la matinée, il est bien rare qu'elle arrive au soir, ayant pu exécuter son programme de travail dans le reste du jour... Avis aux dormeuses !

L'interromptrice nouvelle que je viens d'accueillir avec un tout petit mouvement de mauvaise humeur, est une vieille fille qui a su vaillamment se frayer, toute seule, un chemin parmi les broussailles de la vie. Parfois, je l'accuse en riant d'avoir employé pour cela des moyens malhonnêtes, car elle spéculait sur la faiblesse des mères et sur les convoitises des enfants : mademoiselle Euphémie est marchande de jouets, les demoiselles Lili les plus ta-



pageuses, les bébés incassables, les ménages de fine porcelaine, les boutiques amplement pourvues, les pianos Lilliputiens, les arches de Noé, bondées jusqu'au toit, tout ce qui peut exciter les désirs enfantine, tout ce qui peut faire céder les mères à des supplications réitérées, tout cela enfin s'étale chez mademoiselle Euphémie, qui a cent moyens pour attirer le pauvre monde dans ses pièges. Elle n'attend même point qu'on s'approche d'elle. Elle poursuit les mères jusqu'aux derniers retranchements du foyer domestique, l'audacieuse ! Elle vient fasciner les enfants à l'abri du toit paternel, la traîtresse ! D'une main, elle remorquait ma fille qu'elle avait rencontrée sur l'escalier ; de l'autre, elle me tendait son nouveau catalogue.

« Je viens solliciter la visite de madame, me dit-elle en caressant Louise. Je lis dans les yeux de cette charmante fillette, qu'elle a la plus grande envie d'une Suissesse en habit de fête ou d'une Parisienne dernier genre ou... d'ailleurs, voici mon catalogue ; mes marchandises sont arrivées, et je sais bien que l'on n'attendra point la veille du nouvel an pour choisir des étrennes. Aussi, dans l'intérêt de madame, suis-je venue l'engager à s'y prendre d'avance. »

« Dans l'intérêt de madame, » était le sublime du genre ; je reconnus la délicatesse de l'attention en annonçant ma visite comme très-prochaine ; et mademoiselle Euphémie me quitta « dans l'intérêt » d'autres mamans qui se laisseront sans doute tenter, comme moi. Me voici enfin seule, ma chère Jeanne, et je vais pouvoir l'entretenir de...

Décidément, cette lettre est enguignonnée... et moi aussi ! Dois-je me réjouir de l'interruption que je viens de subir, ou m'en attrister ? Dois-je considérer comme sans appel les jugements de la tante, ou plaider ma cause devant un autre tribunal ?... Il y a une heure, je me sentais fort contente de moi, j'aurais volontiers entonné mon propre éloge ; à présent, au contraire, me voilà fort troublée, très-peu sûre de moi-même et quelque peu disposée à croire que, jusqu'ici, je n'ai pas eu le sens commun, car la tante...

Mais au fait, ma petite Jeanne, je ne t'ai jamais présenté cette tante-là et il est bon que je t'en offre au moins le portrait ou le signalement.

Madame Aubray n'est nullement de ma famille et je n'ai pas plus de droits au titre de nièce qu'elle me donne, qu'elle a celui de tante par lequel je l'accueille. Restée veuve de bonne heure et sans enfants, elle s'est entourée de tous les enfants sans mère et de toutes les filles sans dot qui pullulaient dans sa famille ! Le degré de parenté n'y faisait rien ; le cousinage le plus éloigné, le plus nuageux même, était un titre suffisant à ses bienfaits ; et, dans sa maison comme dans son cœur, les derniers furent souvent les premiers ; elle classait ses protégés selon leur mérite, et il arriva qu'une petite cousine

au dix-huitième degré, l'emporta chez elle sur la fille de sa propre sœur. Elle enveloppait d'ailleurs ses enfants adoptifs dans un seul et même titre : « Mes neveux et mes nièces ». Or, tant de voix l'appellèrent ma tante, qu'on ne lui connut bientôt plus d'autre nom et qu'il sembla impossible de l'appeler autrement ! Toute la ville s'en mêla ; la banlieue suivit le mouvement, et ma tante n'est plus connue que sous ce titre, même aux plus lointaines limites du département.

Au moral, c'est un cœur généreux, point n'est besoin de le dire ; à ce cœur chaud, se joignent un jugement sûr, un caractère énergique et loyal, et une profonde horreur du convenu et de l'esprit d'imitation ; mais ma tante possède un peu les défauts de ses qualités... on pourrait souhaiter à son jugement un peu moins d'absolu, à son énergie, moins de rudesse ; à sa franchise, plus de formes ; et à son originalité plus de grâce.

Au physique, longueur de cuirassier, largeur et formes de guérite, voix de chantre au lutrin, coloris de vigneron, santé antédiluvienne. Ma tante porte le même chapeau de paille noire en été, le même chapeau de feutre gris en hiver, depuis dix ans ; son unique châle date de son mariage ; ses jupes unies et trop courtes, n'ont pas plus fraternisé avec la crinoline démodée qu'avec les tuniques et les retroussis en vogue. Quand ma tante parcourt les rues de la ville avec son cabas de crin noir au bras, ses gants de filoselle et ses souliers lacés, on la croirait déguisée en... en je ne sais trop quoi, par exemple ; son costume est tout individuel.

Eh ! bien, ma chère amie, malgré l'étrangeté de ce costume, les yeux y sont faits, personne n'en sourit, et celle qui le porte inspire trop de respect et d'affection pour qu'on puisse imaginer qu'elle gagnerait à s'habiller autrement. Sans les gants de filoselle et les souliers de veau, il semblerait que ma tante fût moins ma tante ! Tout est dans le caractère des gens, vois-tu ; que madame A... dont la sottise est notoire, que madame B... l'égoïste, que madame C... la dissimulée, ou que madame D... la pusillanime se fagotent ainsi, et les gamins les suivront dans la rue avec des quolibets, et les jeunes pensionnaires se pâmeront de rire à leur vue. Mais, chez ma tante, il y a autre chose à examiner que l'enveloppe... chacun le sait bien.

« Je vous dérange, ma petite ? fit-elle en s'asseyant au coin du feu ; si c'est oui, dites-le moi, je reviendrai un autre jour ; il ne faut pas empêcher les jeunes femmes de vaquer à leurs occupations domestiques.

— Oh ! les miennes m'ayant pris toute la journée, j'ai bien le droit d'y faire trêve un instant. Je me sens un peu lasse, d'ailleurs ; mais je ne regrette point la peine que j'ai prise ; je viens de réaliser des améliorations capitales !

— Et lesquelles ?



— D'abord, des bourrelets à toutes les portes et à toutes les fenêtres.

— Ah !

— Ensuite, un calorifère qui chauffera toute la maison.

— Ah !

— De doubles portes.

— Ah !

— De la ouate aux rideaux.

— Ah !

— Des chauffeuses, des paravents.

— C'est tout ?

— Mais...

— Mais, mon enfant, vous voulez donc assassiner tout votre monde, vous débarrasser de votre mari et ruiner la santé de vos enfants ?...

Je me mis à rire en affirmant que ces criminelles intentions m'étaient totalement étrangères.

« Oh ! les intentions, les intentions, chez les femmes de votre nature, elles sont toujours bonnes, je le sais ; malheureusement, on ne pourrait pas aussi souvent en louer les résultats. Voyez-vous, ma petite, il faut de la réflexion, de la mesure en toutes choses ; et c'est par le manque de réflexion et de mesure que les meilleures d'entre nous pèchent. Vous poursuivez le bien-être de votre famille, c'est louable ; mais en le poursuivant trop loin, vous dépassez le but et, là commence le danger ! Je sais bien qu'il n'est ni sain, ni agréable de passer l'hiver sans feu et d'inviter le vent à danser des rondes par les vitres cassées ; mais l'excès de précautions, l'abus du confort, le capitonnage de l'existence enfin, amollit les tempéraments, expose les santé qui périssent au moindre choc, tant elles sont détrempées dans ce délayage de raffinements. Il faut des hommes, de vrais hommes de chair, de muscles et de sang, pour les labeurs publics, pour les luttes sociales... mais les étuves et les serres maternelles ne produisent que des plantes étiolées ou pléthoriques : les petits-crevés ou les petits gras. On a besoin de femmes, de vrais femmes robustes et de bonne humeur, pour diriger les maisons, pour allaiter les enfants, pour élever les familles... Cherchez-les, aujourd'hui ! L'éducation actuelle toute de gâteries, de ménagements absurdes et d'habitudes amollissantes a ruiné leurs forces et arrêté leur développement dès le maillot. Que voulez-vous ? On fait des enfants des objets d'étagère ou de vitrine, et, quand on leur a créé des besoins qu'il ne pourront pas toujours satisfaire, des infirmités devenues très-vite incurables, on les jette dans la mêlée humaine comme s'ils étaient de force à s'en tirer ! Et l'on s'étonne que, dans une guerre, la maladie fasse plus de ravages que la mitraille ! Et l'on s'indigne que dans la vie de famille, celle qui doit être la flamme et la chaleur du foyer le laisse dans les ténèbres, comme ferait une lampe mal mouchée !... Allons donc, ma petite ! tout

cela est logique ; c'est la conséquence des bourrelets, des paravents et de la flanelle quand même !

— Alors, pour fortifier nos enfants, il faut les envoyer au Pôle Nord, dans les bras de leurs nourrices ? répliquai-je avec dépit.

— Ne me faites pas dire des absurdités, mon enfant ! Un excès est aussi condamnable que l'excès contraire : le bon et le vrai sont dans le juste milieu, vous le savez bien : allumez de bons feux dans vos cheminées ; mais ne lutez pas votre maison comme une marmite où mijote l'étuvée ; habillez chaudement vos enfants mais faites-leur respirer le grand air, si bas que descende votre thermomètre ; et qu'un exercice bien entendu active dans leurs veines la circulation du sang, même les jours de pluie et de gelée ! Quant à leur nourriture...

— Oh ! quant à leur nourriture, vous m'approuverez : ni gâteaux, ni sucreries, mais des viandes saignantes le plus possible. Etes-vous contente ?

— Non.

— Comment non ? Tout le monde adopte ce régime, cependant.

— Est-ce une raison pour que je saute à la mer avec les moutons de Panurge ? Je n'ai point qualité pour aborder un sujet de cette importance ; mais certains médecins, de ceux qui étudient plus la nature sur le vif que dans les livres, condamnent cet engouement général pour la viande crue. Cette alimentation, trop forte pour les tempéraments enfantins qu'on y soumet, préparent, disent-ils, ces innombrables phthisies tuberculeuses qui enlèvent tant de garçons et de filles de vingt ans ! Toujours histoire de réflexion et de mesure, ma petite ; réfléchissez et vous mesurerez, vous proportionnerez le contenu au contenant. Vous coucherez vos enfants de bonne heure au lieu de les fatiguer par les veilles comme de petits vieux ; vous n'excitez pas trop tôt leur imagination avec les viandes saignantes de l'intelligence ; vous...

— Oh ! chère tante, je ne les développe point prématurément, ces chers anges ; aussi longtemps que possible je les laisserai enfants ; je les comble de jouets et je les amuse moi-même.

— Autre excès ! Un enfant comblé de jouets arrive à la satiété tout de suite et ne jouit de rien parce qu'il n'a plus rien à désirer ! Un enfant « qu'on amuse » ne saura point s'amuser lui-même plus tard, et ennuiera tout le monde. L'oubli de soi, la préoccupation du bien-être d'autrui, tout cela appris de bonne heure, voilà le secret du véritable plaisir. Sur ce, je vous laisse à vos méditations ; ne me gardez point rancune.

Et ma tante sortit comme elle était entrée.

Je suis consternée, ma Jeanne, car je reconnais...

« Madame R... », annonce ma Louissette, ouvrant vivement la porte.









4131

# Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2

Coiffettes de La Scabieuse, 16, r. de la Paix - Coiffette d'Enfant de M<sup>me</sup> Lebel:

Delalande & S<sup>t</sup> Honoré 348 - Foulards de la Compagnie des Indes, 34, B<sup>is</sup> Haussmann.



Cette excellente amie revient passer en ville un quartier d'hiver. Je lui propose de m'accompagner demain chez mademoiselle Euphémie, où mes emplettes seront fort réduites, je te l'avoue.

« Non, dit-elle; je donne peu de jouets aux enfants; quant aux jeunes filles, aux jeunes femmes, il ne me reste plus que deux ou trois surprises à tramer; mais celles-là seront vite faites. Une lettre de quelques mots à la directrice du *Journal des Demoiselles* et c'est fini.

— Mais vos amies connaîtront le prix du cadeau... douze francs! Cela ne va-t-il pas leur sembler mesquin?

— Dame! les cadeaux de douze francs n'en font pas toujours qui peut, et n'en reçoit pas qui veut! D'ailleurs, la valeur d'un présent ne doit pas se mesurer sur l'argent qu'il coûte mais sur le plaisir qu'il cause, sur les services qu'il rend! Et, puisque dans les meilleures choses il se rencontre toujours un peu d'alliage, faut-il vous confesser que, dans cette combinaison il entre une petite pensée d'intérêt personnel?...

— Comment cela?

— Mon Dieu, j'espère voir mon exemple suivi: Que chaque abonnée offre à une amie l'année 1878 de notre cher *Journal*, le nombre de ses abonnées est doublé, et les progrès entrevus s'effectuent! La Direction enfante des prodiges et nous y gagnons toutes cent pour cent!... Voilà un calcul net ou je ne m'y connais pas! Barème en personne n'y trouverait rien à objecter.

Nous ne fûmes pas plus forts que Barème, ma petite Jeanne, et je m'empresse de t'avertir que, madame R... faisant des prosélytes, vous devez songer à doubler le nombre de vos typographes, à recruter des protes!..

Ce travail presse; aussi ne te prendrai-je pas une minute du temps qui te reste. Je clos donc ma lettre sans plus de phrases par un gros baiser de ta dévouée

FLORENCE.

## MODES

Le mélange des étoffes ne se fait généralement que s'il ne s'agit d'une toilette habillée.

Le *velours noir*, par exemple, ne supporte guère le voisinage d'autres tissus; aussi, ne les emploie-t-on ensemble, généralement, que quand il s'agit de *rangements*.

Une robe de velours de soie noir, forme princesse, doit être sobrement garnie.

Le velours tramé, l'anglais, celui de fantaisie, se garnissent davantage; mais les formes de costume tendent toutes au plat. La forme princesse à queue, très-élégante dans un salon, serait fort importune dans la rue; la polonaise princesse l'y remplace. Elle est étroite et longue, posée sur un jupon entier ou sur un demi-jupon fixé en dessous. Plus de pouffs ni de bouffants. Peu de relevés ou formulant des draperies plates. Beaucoup de plis en long soit en plastron, en étoffe différente, soit derrière, resserrés par des pattes unies ou brodées.

Les broderies mélangées de perles, très en vogue actuellement, se font quelquefois sur velours; nous en avons vu de très-jolies aux magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin.

J'ai remarqué un costume de velours tramé couleur *prune de Monsieur*, dont le plastron, les manches, les poches et le vêtement étaient ainsi brodés. Les contours du dessin étaient formés par une soutache de soie gris de fer, et les intérieurs étaient parsemés de petites perles de toutes couleurs. C'était d'un délicieux effet.

Un jupon de faille de même nuance dépassait la polonaise, et était orné de deux petits volants plissés. — Le vêtement, bien serré aux épaules, formait deux longues pointes de chaque côté; il était orné de deux rangs de frange et de broderie. — Chapeau de velours violet avec touffe de plumes gris de fer. Frange de perles retombant sur un bandeau de velours. De côté, un bijou ou une agrafe de pierres de différentes couleurs.

Le *velours anglais* de bonne qualité, est spécialement choisi pour les costumes d'enfants et de jeune fille. Il leur faut peu d'ornements et point de bouffants. Une très-large ceinture de faille de couleur suffit pour les enfants. On met, si l'on veut, un petit bord de fourrure à leurs longs paletots ou une guipure blanche retournée.

Destinée aux jeunes filles, la toilette suivante est à la fois élégante et simple. Tout le costume est en velours anglais.

Le jupon a trois petits volants peu froncés, en biais, lisérés de cachemire en haut et en bas. Si le velours est noir, le liséré sera rose. S'il est gros bleu, le liséré de cachemire sera bleu de ciel. On le mettra blanc avec du velours marron.

Polonaise princesse en velours, très-longue et fermée devant par de petits nœuds de ruban. Les lés de derrière sont resserrés sous une patte de velours, lisérée de chaque côté. Ils sont fendus en long et taillés à crans dans le bas. Les deux extrémités de la polonaise sont fixées sur le jupon par des agrafes et des crochets, afin que la traîne ne puisse dévier, et qu'il soit possible de prendre le tout dans sa main, quand il s'agira de la relever dans la rue.

Les manches ont un petit revers liséré, fermé par un nœud de ruban. — Paletot étroit et cintré, liséré partout. — Chapeau de feutre de la nuance du velours, ou petite capote de même étoffe avec aile ou nœud de la couleur du liséré, placé sur le côté.

Pour les jeunes enfants, filles ou garçons, on voit de charmants costumes en drap velouté blanc. Ce joli tissu a l'avantage de parfaitement bien se nettoyer et de se teindre au besoin.

Ces costumes se font tout unis, à gros plis plats. Long paletot pareil, pouvant aller sur n'importe quel costume. Deux rangées de gros boutons de nacre en font le seul ornement. Une large ceinture de couleur complète cette toilette,



qui peut être en laine. En nuance marron, elle sera de très-bon goût, ainsi que les bas, les bottines, les gants et le chapeau de feutre avec aile ou petite plume cerise. Cravate *idem*. Large col de toile.

Pour l'habitude, et comme remplacement des robes de percale gros bleu, on fait aux fillettes d'assez gentils costumes de laine bon marché de deux tons.

Le plastron, les manches, les poches et les biais d'ornements en gros bleu, le fond du costume en couleur un peu plus claire.

La robe est princesse devant et forme basques derrière; de dessous les basques sort un ensemble de plis plats. Une fantaisie de petite guipure blanche, surmontée d'un biais d'étoffe, suit les contours du plastron, des manches, des poches, des basques, et forme brandebourgs tout le long du devant. Les brandebourgs étant revenus à la mode, la *Ville de Lyon* en a fait confectionner en passementerie perlée de jais, de nuances assorties et en broderie de chenille.

Un autre genre de toilette est en drap côtelé ou en diagonale gros bleu, brodé de dessins de soutaches de laine rouge. — Manteau à deux collets, également soutachés et garnis de franges de laine rouge et bleue.

Les vêtements les plus en vogue pour le moment sont ceux en drap beige ou noisette, qui vont bien sur toutes les toilettes. Ils ont de gros boutons de métal, de même nuance ou de couleur plus foncée. Ils sont doublés de soie beige ou brune.

Les pardessus tombant presque jusqu'aux pieds, ne sont admissibles qu'en voyage ou par les très-grands froids. Il y a différents modèles, pour la plupart doublés de fourrure. Toujours de longs paletots. Puis des formes droites, serrant beaucoup les épaules et simulant de très-longues et larges manches. On les choisit ordinairement en drap de nuance très-foncée. Gros boutons de nacre. Col, bord de manches et poches en velours noir.

Quelquefois, des cordelières nouées et à glands sont posées sur les manches, les poches et dans le milieu du dos.

Les vêtements habillés ont diverses formes et ne sont que demi-longs. On en voit toujours beaucoup de semblables aux costumes. Ils sont garnis de fourrures et de broderies, où l'élément brillant est fort employé. Le paletot étroit a toujours la préférence sur les autres genres, rappelant plus ou moins l'ancien dolman. Les doubles collets ont assez de succès.

Les ornements brillants ont été fort adoptés en

garnitures de chapeaux. Mais ce n'est que so brement et s'ils sont de jolie qualité, qu'il faut y avoir recours.

La forme capote, quand elle est bien exécutée, est une des plus jolies en chapeau d'hiver, soit en velours, soit en peluche ou mélangée de ces deux étoffes; les brides en peluche ou en velours doublé de satin.

Les franges dites pluie de perles, retombant sur un bandeau de velours et garnissant les brides, sont très-seyantes. Il faut les assortir à la nuance du velours. Il y en a couleur d'ambre qui vont particulièrement bien sur du marron.

La bijouterie offre autant de choix que les fleurs ou les plumes. C'est tantôt de l'or, du nickel, de l'argent, et souvent un mélange de ces métaux avec le jais.

Les sujets sont des flèches, des animanx, des chaînes, des boules, des barrettes, des oiseaux fantastiques, des papillons brillants. Le tout composé de perles de plusieurs couleurs.

Je dois signaler, malgré son peu de succès, l'innovation de chapeaux en cuir. Cette excentricité, peu seyante, est simplement ornée de rouleaux de cuir également fixés sur le côté par une boucle de métal.

## LEÇON DE COIFFURE

Peignez tous les cheveux à la Chinoise, à l'exception de ceux des tempes et de la nuque, et faites sur le sommet de la tête, un petit chignon devant servir de base à la coiffure (fig. n° 1.)

Séparez ensuite les cheveux qui restent en trois parties égales, l'une tombant sur la nuque et les deux autres de chaque côté de l'oreille. Séparez en deux mèches, n° 1 et 2. la partie des cheveux derrière chaque oreille. Crêpez ces mèches légèrement à l'intérieur, ou bien tournez-les autour d'un petit rouleau de crêpes; formez un anneau avec la mèche n° 1, passez ensuite la mèche n° 2 à travers l'anneau n° 1, et passez la pointe n° 2 à travers l'anneau n° 2, en fixant ensuite cette pointe derrière la tête (fig. n° 2).

Faites ensuite, avec une fausse mèche, un gordin n° 3, que l'on suspend derrière la tête (fig. n° 3).

Relevez ensuite la mèche n° 4, que vous passez à travers le nœud gordin n° 3, fig. 4. — Placez le pouff ondulation bretonne sur le front, et le pouff zéphyr sur le haut de la coiffure, comme l'indique la même figure n° 4.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Rectifions d'abord deux erreurs qui se sont glissées, dans les *visites* d'octobre et de novembre. La première indiquait 70 fr. comme le prix d'un tapis de table en drap bronze, tandis qu'il n'est que de 35 fr.; dans l'autre, le montage du porte-cigares est indiqué 15 fr. pour 8 fr. à étui et 10 fr. à fermoir. Mademoiselle Lecker vient d'organiser une quantité de jolis ouvrages à des prix très-modiques. Signalons une charmante

fumeuse ornée d'un médaillon en velours sur drap bronze. Echantillonnée avec les fournitures, elle coûte 50 fr.

D'autres fumeuses en tapisserie coûtent 35 fr. et plus. Un tabouret de pied, velours canevassés brésilien, coûte tout fait 40 fr. Si vous faites les bandes, vous aurez une économie de 8 fr.

Un autre genre de tabouret appelé fainéant, coûte 45 fr. Une bande de tapisserie toute faite



pourrait être utilisée pour ce genre de tabouret. Il faut que la bande ait quatre-vingt-dix centimètres de longueur.

Voici maintenant les petites fantaisies que les dames pourront monter. D'abord un porte-fleurs composé de trois panneaux en satin brodés d'une fine broderie russe. La monture coûte 8 fr. et l'ouvrage échantillonné 7 fr. Deux porte-alumettes broderie russe sur drap; l'ouvrage échantillonné avec fournitures coûte 3 fr. 50 c.; la monture de l'ombrelle 2 fr. 50 c. et celle de la tulipe 2 fr.

#### MACHINES A COUDRE

De la compag. Wheeler et Wilson. M. Séeling, concessionnaire pour la France, 70, boulevard de Sébastopol.

Nous croyons utile de rappeler en ce moment que M. Séeling se charge de toutes les réparations des machines fournies par sa maison. Nous ne saurions trop insister auprès de nos abonnées pour les engager à se prémunir contre les imitations qui ont été faites de la machine Wheeler et Wilson. Toute machine de cette compagnie doit porter la marque de fabrique : deux W enlacés dans un écusson. Les perfectionnements que les inventeurs ne cessent d'apporter dans leur machine, tendent surtout à la rendre d'un usage facile. Ses guides sont nombreux et il s'en ajoute de nouveaux s'appliquant au genre de broderie en vogue. On trouve aussi chez M. Séeling la Canadienne et la Favorite des Dames. Cette dernière sera une charmante et utile étrenne à vous donner, mesdemoiselles; elle marche à la main et au pied si on la fixe à une table préparée à cet effet; elle exécute tous les genres de travaux, qu'ils soient en fine étoffe ou en gros drap. La Favorite ne coûte plus — socle

compris — que 60 fr. C'est une réduction de prix très-sensible; elle est garantie deux ans et expédiée *franco*. Les personnes qui désireraient connaître le détail des guides peuvent demander le catalogue; elles pourront aussi, pour le paiement, s'entendre avec M. Séeling, à qui nous les prions d'écrire pour tous renseignements.

#### CORSETS ET BUSC ARTICULÉ

De madame Emma Guelle, 39, boulevard St-Martin.

Le corset de madame Guelle, auquel le busc articulé garanti incassable — dont elle est l'inventeur — donne le soutien exigé par la mode, mérite tous les éloges que nous en entendons faire; ajoutons que les prix sont modérés. Nous trouvons encore dans cette maison la tournure inséparable du corset et qui se présente sous différentes formes, selon qu'elle doit accompagner un costume de ville ou soutenir la traîne d'une toilette de dîner ou de bal. La tournure est étroite à la ceinture, afin de dégager les hanches, et la pente, légèrement accentuée, donne le volume nécessaire pour soutenir l'ampleur de la traîne, resserrée toutefois vers le milieu. Madame Guelle a pris un brevet pour les tournures à aciers articulés; ces aciers, posés verticalement, plient naturellement au moyen d'articulations qui la font retomber d'elle-même. La souplesse et la légèreté des ressorts en dissimulent la présence.

Voici le prix de quelques tournures. La ceinture parisienne pour éviter les fronces des jupons coûte 4 fr.; la petite tournure 2 fr. 50 cent. et la longue 3 fr. 50 cent. Le busc articulé garanti incassable 4 fr. Envoyer les mesures à madame Guelle. Envoi *franco* aux abonnées du *Journal des Demoiselles*, avec privilège de retourner immédiatement ce qui ne leur plairait pas.

C. L.

## EXPLICATIONS DES ANNEXES

### GRAVURE DE MODES, N° 4131.

Toilettes et chapeaux des magasins de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

Toilette d'enfant, de la maison Lebel-Delalande, rue Saint-Honoré, 348.

*Première toilette.* — Robe en bourrette de soie gris argent. La jupe est bordée d'un plissé de faille noire, surmonté d'un large bouillon en étoffe pareille à la robe et dont la tête est montée à plis égaux et espacés. Écharpe bordée d'effilé muguet en soie grise, terminée par de petits grelots noirs; le devant de la jupe est en faille noire, plissée à gros plis doubles; un flot de ruban noir remplace les poches. Corsage (1) à plastron droit en faille noire, plissé comme le tablier; une barrette grise le traverse et se fixe sous un flot de ruban, de façon à former le décolleté carré; dos uni, à basque flottante bordée d'effilé; cette basque est rattachée à celle du devant par un soufflet plissé en faille noire. Deux cols carrés superposés, le premier en bourrette, le second plus petit en faille, viennent s'arrêter devant, à la hauteur de la patte en bourrette; deux parements superposés comme les cols, ornent la manche, au-dessus d'un plissé de faille

noire qui la borde. — Chapeau *Médisin* en feutre noir avec barrette de velours bouillonné, bordée de cabochons; dessus, draperie de velours et aigrette de plumes blanches.

*Deuxième toilette.* — Robe en armure et velours pensée; une bande de velours de dix centimètres fait toute la longueur du tablier, qui est froncé le long de cette bande de chaque côté. Corsage en armure avec gilet de velours, dos princesse formant tunique à pans carrés de différentes longueurs, ornés d'un velours qui en marque les angles; manche en armure avec parement de velours; un peu au-dessus du parement, un biais de velours boutonné sur le dessus de la manche; boutons en passementerie. — Chapeau en peluche noire à fond de satin capoté à cotes; dessus, torsade et nœud de faille pensée, sur lequel est posé un oiseau et une petite touffe de plumes; dessous plissé d'organdi.

*Toilette d'enfant de 3 à 5 ans.* — Robe princesse (1) en velours grenat ornée de dentelle russe ou de dentelle Renaissance; plastron uni un peu évasé, fermé de côté par des boutons en nacre blanche; rangée de boutons en regard; dos américain orné de deux bandes de dentelle. La jupe est plissée à gros

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 décembre.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 décembre.



plis sous la première de ces dentelles; col et parement en dentelle; appliques de dentelle sur les poches. — Petit chapeau de castor gris à calotte ronde et très-basse; bord andalou avec bande de velours grenat sur le revers; dessus, draperie de velours et aile de perdrix.

#### PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE

Modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan. TAPISSERIE. Siège du Prie-Dieu dont l'appui a été donné en décembre.

#### PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Modèle de mademoiselle Lecker.

ÉCRAN-BANNIÈRE. — Dentelle Renaissance: Voir le *Manuel du Journal des Demoiselles*, pour les différents jours du travail: *point de tulle simple, point dentelle, point diamant, point de Paris, barrettes, point de Venise, point danois*, etc. Ce motif peut former un raccord pour dentelle, pour aube ou nappe d'autel, les raccords seront reliés par des *barrettes* semblables à celles du travail de l'écran.

#### PETITE PLANCHE DE BRODERIE

1<sup>er</sup> CÔTÉ

ALPHABET, plumetis.

2<sup>e</sup> CÔTÉ

DENTELLE, lacet anglais. (Voir le *Manuel* pour les jours.)

#### CALENDRIER.

BOUQUET-ÉVENTAIL: Voir pour le montage et les croquis de ce joli cartonnage la page 2 du cahier, et la planche de patrons de ce mois.

#### DOUZIÈME CAHIER

Toilette de jeune femme. — Costume en suédoise. — Dentelle Renaissance. — Écran-calendrier. — Séche-cigares. — Corbeille de bureau. — Ecusson avec J. R. enlacés. — Dessus de piano. — Parure lingerie. — Parure guipure Richelieu. — Judith. — Bas au crochet tunisien pour baby. — Décan de bougie. — Porte-allumettes. — Essuie-plumes. — Marguerite. — Garniture. — Croquis pour la leçon de coiffure. — Costume de fillette. — Garniture guipure Richelieu. — Toilette de dîner.

#### PLANCHE XII

1<sup>er</sup> CÔTÉ

CORSAGE à basque en pointe, page 8, } Cahier de  
CALENDRIER, bouquet-éventail, page 2, } décembre.

2<sup>e</sup> CÔTÉ

OLONAISE pour fillette, (même cahier).

### MOSAÏQUE

INSCRIPTION PLACÉE SUR LA PORTE DE L'HÔPITAL DE BAUGÉ

Mourir à l'hôpital ou mourir sur des roses  
Sont deux semblables choses,  
Car c'est toujours mourir.  
Mais c'est à l'hôpital, et non pas sur des roses  
Que l'homme apprend les choses  
Pour bien vivre et mourir.

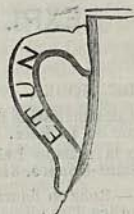
La pensée de Dieu fait supporter les hommes,  
apprend à les aimer, aide à s'en passer, au besoin.

Thibault (Pensées).

Quiconque éteint dans l'homme un sentiment  
de bienveillance le tue partiellement.

Joubert.

### RÉBUS



Explication du rébus de Novembre: *Le moineau dans la main vaut mieux que l'oie qui vole.*

Le Directeur-Gérant: J. THIÉRY



# TABLE

## DU QUARANTE-CINQUIÈME VOLUME

### INSTRUCTION.

Bossuet, par Mme Bourdon, p. 66, 97 et 129. — Isabelle de Castille, par Mme Bourdon, p. 33. — Philippe de Comines, par Mlle Urbain, p. 161, 193, 225, 257 et 289. — L'Orage, p. Ch. Rozan, p. 197. — La Pantotypie, p. 201. — Les Femmes et les Filles de Jacques II, p. 321. Livingstone, p. 353.

### BIBLIOGRAPHIE.

La Vie domestique, ses modèles et ses règles, par M. Ch. de Ribbe, p. 3. — Madame d'Aulnoy et ses mémoires sur la cour d'Espagne, p. 4. — Histoire de la Dentelle, par Mme Dury-Palissier, p. 36. — En famille, par Mme de Stolz, p. 36. — Quatorze jours de bonheur, par Mme de Stolz, p. 37. — Le Chemin du bonheur, par E. Marcel, p. 37. — Jean Bresson, par Louis Collas, p. 37. — La sœur Nathalie Noriskin, par Mme Craven, p. 69. — La pupille de Salomon, par Mlle Marthe Lachèze, p. 71. — Mlle de Kervallez, par Mme Maryan, p. 71. — Le pain quotidien, par Mme Bourdon, p. 99. — Ghislaine, par Mme la comtesse de Basseret, p. 100. — Jeanne d'Aurelles, par E. Marcel, p. 100. — Livres de Mme Bourdon, p. 101. — Syrie, Palestine, Mont-Athos, par le vicomte E. de Vogué, p. 131. — Journal de Marie-Edmée-Pau, p. 132. — La vie heureuse, p. 165. — Les ronces du chemin, par Claire de Chandeneux, p. 166. — Publications de la maison Oudin, p. 166. — Promenades d'un touriste, par Victor Fournel, p. 202. — Histoire de sainte Françoise Romaine, par Mlle Z. de la Ponneraye, p. 203. — Légendes et récits, par Mme de Witt née Guizot, p. 228. — Le livre d'un père, par Mme Victor de Laprade, p. 228. — Valence et Valladolid, par M. A. de Latour, p. 261. — La santé de l'enfant, par le docteur A. Godleski, p. 262. — Marie-Félice des Ursins, par M. V. Fliche, p. 293. — La Sainte Bible, récits et commentaires, par l'abbé Salmon, p. 295. — Sabine de Rivas, par Mlle Marie Maréchal, p. 323. — La petite-fille aux grands-mères, par Mme de Witt née Guizot, p. 324. — Le fils de Louis XV, par M. E. de Broglie, p. 324. — Les neiges d'Antan, par Mme Julie Lavergne, p. 326. — Stations sur la tombe d'un ange, par un enfant de Marie, p. 326. — Une chrétienne à Rome, 356.

### ÉDUCATION.

La lecture, par A. Rondelet. — La lecture par désœuvrement, p. 5 et 37. — La lecture par curiosité, p. 101 et 133. — La lecture utile, p. 229, 263 et 295. — Les premiers et les derniers, par Mme Bourdon, p. 8, 41, 73, 104, 136, 168, 205, 231, et 270. — Lequel choisir, par Mme Mélanie Bourotte, p. 12, 47, 84, 109, 140, 176 et 210. — Pierre et Cécile, par Michel Aubray, p. 78. — CONSEILS, par Mme Bourdon. — La Réputation, p. 71. — La patience, p. 167. — L'ennemi domestique, p. 204. — At home, p. 207. — Le Célibat, p. — L'indulgence, p. 326. — Pavot, charade, par Claire Chancel, p. 174. — Un concert chez les demoiselles de Saint-Cyr, opérette, par M. A. de Lauzières de Thémènes, p. 235. — Sœur Marie, par Michel Aubray, p. 239 et 266. — Sainte Odyle, par Mlle E. Carpentier, p. 273. — Histoire d'un paquet d'enveloppes, par Mme de Stolz, p. 299, 332 et 357. — Le Bonheur au logis, par Mme Maryan d., 304

et 337. — Sainte Nathalie, par Mme Bourdon, p. 327. — Un malentendu, par Mme Bourotte, p. 362.

### POÉSIES.

A une vieille Servante, par J. Autran, p. 22. — Soirée d'hiver, par André Lemoyne, p. 53. — Le 18 mars, par Elie Puffeney, p. 87. — Rondel, par Paul Collin, p. 117. — Lever du soleil au Mont-Blanc, par P. Collin, p. 148. — A mes amis absents, par Ludovic de Vauzelles, p. 183. — Dieu nous aime, par P. Collin, p. 248. — Abnégation, p. 307. — Le tir aux pigeons, par Mme la baronne de Pagès, p. 342. — A un grave écuyer, par M. V. de la Prade, p. 370.

### REVUE MUSICALE.

Souhaits du 1<sup>er</sup> janvier 1877, Mlle Pelletan; Kosiki, opéras et opérettes de l'année 1876, p. 23. — Paul et Virginie, les Italiens, p. 54. — Johann Strauss, Mme de Sparre, p. 88. — Linda di Chamounix, la Margolaine, le monument d'Auber, concerts p. 117. — L'hiver, le Timbre d'argent, la Mort d'Orphée, la Damnation de Faust, p. 149. — Cinq-Mars, messe de M. L. Tarbé, I Puritani, soirée de Mme Viardot, p. 184. — Le Roi de Lahore, p. 218. — Un rêve d'artiste, concerts, nouvelles, p. 248. — Paris à la campagne, esquisse sur Thalberg, p. 280. — Une petite histoire d'une grande vérité, p. 308. — Graziella, la Clé d'or, p. 343. — Le 1<sup>er</sup> Novembre; Zimmermann, p. 371.

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Remède pour faire cesser le hoquet; bavaroise, p. 24. — Pois à la crème; punch au lait, p. 53. — Potage de chicorée à l'eau; nettoyage des tapis, p. 89. — Alcool camphré; éclairage à l'huile, p. 119. — Conseils pour le choix des viandes de boucherie : le bœuf, le veau; limonade à l'eau d'orge; orangeade, p. 149. — Du choix des aliments; confitures de cerises, p. 183. — Piqûres d'insectes; eau de fleurs de sureau, p. 220. — Gâteau de rognon; gâteau de poisson; confitures de groseilles vertes, p. 250. — Manière de conserver les viandes et volailles, p. 280. — Poulet farci aux olives, crôte aux pêches, p. 310. — Conservation des raisins, œufs sur le plat à la crème; canard au sang (recette normande). — Perdrix aux choux; Compotes de pommes et de poires, p. 371.

### CORRESPONDANCE.

Pages 25, 56, 90, 119, 152, 186, 221, 250, 282, 311, 344 et 374.

### MODES.

Pages 27, 59, 92, 121, 154, 189, 223, 253, 285, 313, 347 et 377.

### EXPLICATIONS DES ANNEXES.

Pages 30, 63, 95, 126, 158, 191, 223, 255, 287, 317, 351 et 379.

### MOSAÏQUES ET DEVINETTES.

Pages 31, 32, 63, 64, 96, 128, 160, 192, 256, 288, 319, 320 et 380.

### RÉBUS.

Dessinés par G. Levert et gravés par Gilbert. Les lis ne filent point, p. 32. — Hors de vue, hors



de souvenir, p. 64. — Un malheur amène son frère, p. 96. — L'avarice est la source de tous les maux, p. 128. — On oublie bientôt les absents, p. 160. — Ceux qui n'ont pas d'affaires s'en font, p. 192. — Qui achète et vend, à sa bourse le sent, p. 224. Il y a loin de la coupe aux lèvres, p. 256. — Il n'est meilleure saute que l'appétit, p. 288. — Mets-toi avec les bons et tu seras bon, p. 320. Le moineau dans la main vaut mieux que l'oise qui vole, p. 352. — La patience est un remède à tous les maux, p. 380.

#### MUSIQUE.

MARS. — *L'Orpheline*, ballade récitée, poésie de Walter Scott, musique de Ch. L. HESS.

AOUT. — *Un Concert chez les Demoiselles de Saint-Cyr*, opérette, paroles de M. de Lauzières de Thémis, musique de Luigi Bordèse.

#### ANNEXES DIVERSES.

JANVIER. — Une gravure de modes. — Une gravure de travestissements. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE COLORÉE : Porte-lettres. — CARTONNAGE : Cache-pot. — IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE : Les cerises. — PREMIER CAHIER : Costumes, confections, chapeaux, lingerie, broderies et petits travaux.

FÉVRIER. — Deux gravures de modes. — UNE PETITE PLANCHE COLORÉE REPOUSSÉE : Petit tapis de table. — IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE : Les enfants aux images. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX : 1<sup>er</sup> côté : Couverture de berceau ou de voiture de baby, 2<sup>e</sup> côté : Rideau ou store en tulle brodé en application. — DEUXIÈME CAHIER : Costumes, broderies et petits travaux.

MARS. — Une gravure de modes. — GRANDE PLANCHE COLORÉE REPOUSSÉE : Bande appliquées de drap. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Trois dentelles Renaissance. — PETITE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — TROISIÈME CAHIER : Costumes, toilettes d'enfants, broderies, lingerie et petits travaux.

AVRIL. — Une grande gravure de confections. — Une gravure de chapeaux. — TAPISSERIE COLORÉE REPOUSSÉE : Encadrement pour chaise. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Ecran-bannière en macramé. — QUATRIÈME CAHIER : Costumes de premières communiantes, coiffure, broderie et petits travaux.

MAI. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — TAPISSERIE COLORÉE REPOUSSÉE : Bande. — PETITE PLANCHE COLORÉE REPOUSSÉE : Bande broderie orientale. — CINQUIÈME CAHIER : Toilettes de premières communiantes, déshabillé, tabliers et vêtements pour baby, coiffures, broderies et petits travaux.

JUIN. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORÉE REPOUSSÉE : Sujet, tapisserie au petit point. — PETITE PLANCHE COLORÉE : Bande tapisserie; fleurs. — PETITE PLANCHE NOIRE : 1<sup>er</sup> côté : Chaise, tapisserie par signes. — 2<sup>e</sup> côté : Alphabet. — SIXIÈME CAHIER : Coiffures, costumes, confections, lingerie, costume de bain, broderies et petits travaux.

JUILLET. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE COLORÉE REPOUSSÉE : Bande tapisserie, dessin Louis XIII. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Dentelles en lacet et application. — GRAVURE D'ART : Paysage. — SEPTIÈME CAHIER : Lingerie, costumes, costumes d'enfants, broderies et petits travaux.

AOUT. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE : 1<sup>er</sup> côté : Alphabets. — 2<sup>e</sup> côté : Bande pour ameublement : broderie sur toile. — HUITIÈME CAHIER : costumes et toilettes, lingerie, chapeaux, broderies et petits travaux.

SEPTEMBRE. — Une gravure de modes. — GRANDE PLANCHE NOIRE : 1<sup>er</sup> côté : Bande tapisserie par signes. — 2<sup>e</sup> côté : Alphabet pour drap. — PETITE PLANCHE COLORÉE : Modèle réduit de la bande en tapisserie par signes. — CARTONNAGE : 1<sup>er</sup> tiers de l'abat-jour. — NEUVIÈME CAHIER : Costumes, costumes d'enfants, chapeaux, broderies et petits travaux.

OCTOBRE. — Une grande gravure de confections. — Une gravure de chapeaux. — CARTONNAGE : Complément de l'abat-jour (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> tiers). — DIXIÈME CAHIER : Toilettes, coiffures, broderies et petits travaux.

NOVEMBRE. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX pour étrences. — PETITE PLANCHE COLORÉE REPOUSSÉE. Prie-Dieu en tapisserie, appui. — CALENDRIER : 1<sup>re</sup> partie de l'écran-éventail. — ONZIÈME CAHIER : Costumes, confections, toilettes d'enfants, broderies et travaux divers.

DÉCEMBRE. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORÉE REPOUSSÉE : Prie-Dieu, seconde partie. — PLANCHE REPOUSSÉE : Ecran-bannière en dentelle Renaissance. — CALENDRIER : Complément de l'écran-éventail. — PETITE PLANCHE NOIRE : 1<sup>er</sup> côté : Dentelle en lacet. — 2<sup>e</sup> côté : Alphabet. — DOUZIÈME CAHIER : Costumes, confections, lingerie, costumes d'enfant, broderies et travaux divers.

#### PATRONS TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. — PLANCHE I. — Grande planche recto et verso : Corsage habit décollé 2<sup>e</sup> (toilette, gravure n° 4084). — Paletot pour petit garçon de sept à huit ans. — Polonaise fermée en biais (page 1, cahier de janvier).

FÉVRIER. — PLANCHE II. — Petite planche recto et verso : Pardessus en matelassé (page 8, cahier de février). — Corsage à basque, costume brodé (même page, même cahier). — Robe pour petite fille (gravure n° 4088).

MARS. — PLANCHE III. — Grande planche, patrons à pièces indépendantes pouvant se découper : Robe brodée pour enfant. — Paletot assorti.

AVRIL. — PLANCHE IV. — Grande planche recto et verso : Paletot breton 6<sup>e</sup> toilette (gravure n° 4097). — Pardessus boutonné sur le côté, 2<sup>e</sup> toilette (même gravure). — Mantille 1<sup>re</sup> toilette (même gravure). — Paletot fermé en biais 3<sup>e</sup> toilette (même gravure). — Visite 7<sup>e</sup> toilette (même gravure).

MAI. — PLANCHE V. — Petite planche recto et verso : Robe de première communiant (page 1, cahier de mai). — Tablier-étole pour petite fille (page 1, même cahier). — Blouse et pantalon pour petit garçon 1<sup>re</sup> toilette (gravure n° 4101 bis).

JUIN. — PLANCHE VI. — Grande planche recto et verso : Corsage breton (page 1, cahier de juin). — Paletot rayé (page 8, même cahier). — Costume de bain. — Parure, Bonnet du matin (page 8, même cahier).

JUILLET. — PLANCHE VII. — Petite planche recto et verso : Camisole, Bonnet du matin. — Parure, Col montant. — Parure, col ouvert. — Pantalon-jarretière. — Corsage de dessous (page 1, cahier de juillet). — Corsage de dessous à pièce. — Bonnet de nuit (page 8, même cahier).

AOUT. — PLANCHE VIII. — Petite planche recto et verso : Corsage (1<sup>re</sup> toilette, gravure n° 4114). — Chemise de jour, à pièce brodée, page 5. — Chemise de nuit, page 4. — Bonnet du matin, page 8. — Parure, col à angles plissés, page 5 (cahier d'août).

SEPTEMBRE. — PLANCHE IX. — Petite planche recto et verso : Manteline (gravure n° 4118). — Robe anglaise pour petit garçon de quatre à cinq ans (page 7). — Botte de baby (page 8). — Robe de petite fille (page 7). — Costume pour petit garçon de sept à huit ans (page 7, cahier de septembre).

OCTOBRE. — PLANCHE X. — Grande planche recto et verso : Rotonde (6<sup>e</sup> toilette), Pardessus (10<sup>e</sup> toilette). — Visite (7<sup>e</sup> toilette). — Paletot (11<sup>e</sup> toilette) gravure n° 4123.

NOVEMBRE. — PATRON COUPÉ : Vêtement d'intérieur.

DÉCEMBRE. — PLANCHE XII. — Petite planche recto et verso : Corsage. — Polonaise pour fillette (page 8, cahier de décembre). — Calendrier et écran-éventail, détail du montage.